

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Included supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

5

*McCoy +
P. 111 X 111*

DAVIAUIT



CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

57-2573

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE'
EN LA MISSION DES PERES
DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

EN LA
NOUVELLE FRANCE,
ES ANNEES 1653. & 1654.

Enuoyée au R. P. NICOLAS ROYON,
Prouvincial de la Prouince de France.

Par le R. P. FRANÇOIS LE MERCIER,
*Superieur des Missions de la mesme
Compagnie.*



A PARIS, ↯
SEBASTIEN CRAMOISY } ruë S.
Imprimeur ordinaire du Roy } Jacques
Chèz { & de la Reyne, } aux Ci-
ET GABRIEL CRAMOISY. } cagnes.

M. DC. LV.

Avec Privilège du Roy.

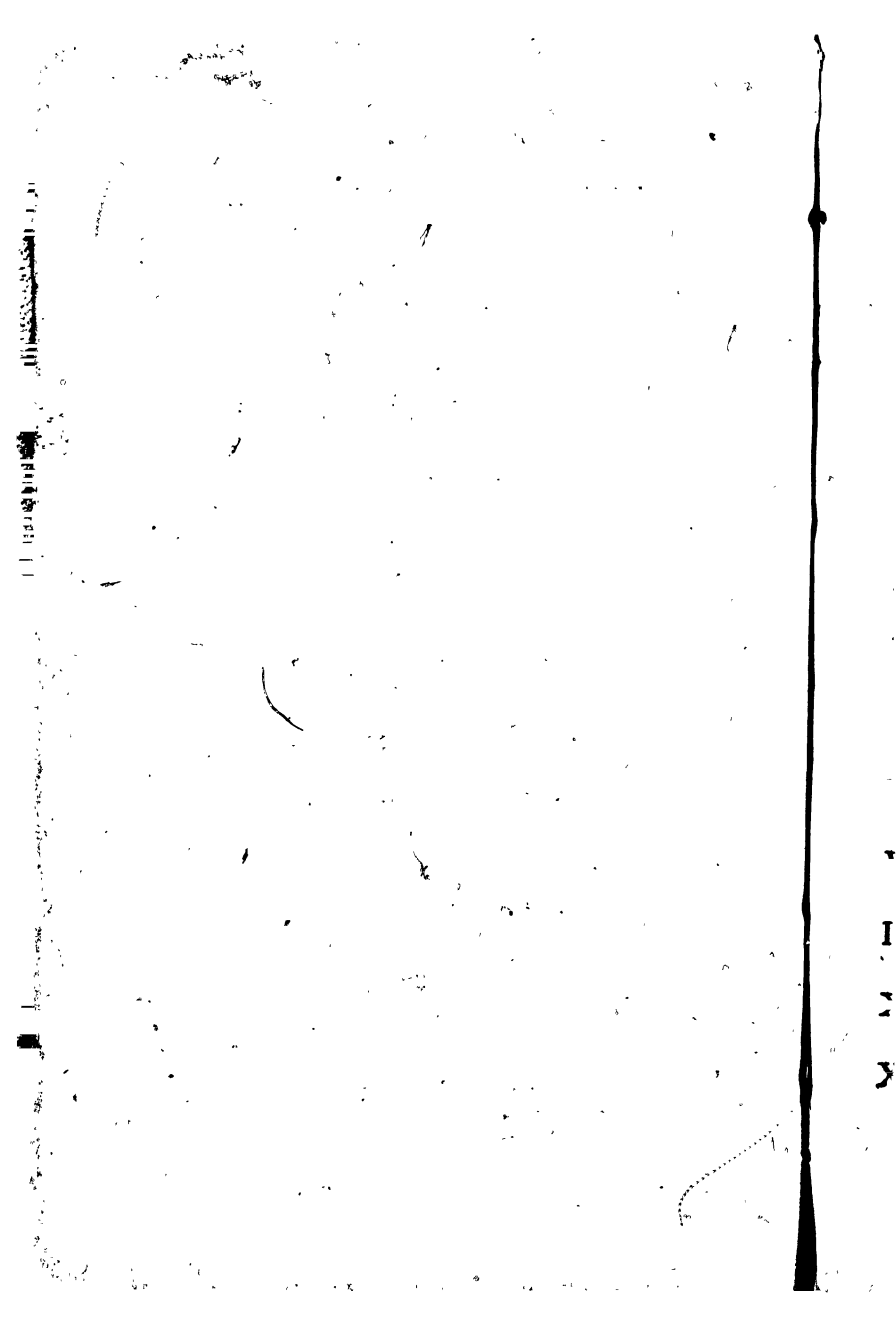



TABLE DES CHAPITRES
 contenus en ce Liure.

Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, és années 1653. & 1654. page 1

CHAP. I. Dessen des Iroquois Anniebron- nons, &c.	8
II. Dessen des Iroquois Onnontachron- nons, &c.	16
III. Prise d'un François à Montreal,	32
IV. Arriuée d'une flotte de canots Hurons & d'Algonquins à Montreal, &c.	43
V. Arriuée des Iroquois Anniebronns à Quebec.	51
VI. Voyage du P. S. le Moine dans le pays des Iroquois Onnontachronns.	56
VII. Conseil pour la Paix avec les Iro- quois.	74
VIII. Dessen d'une Habitation dans le grand lac des Iroquois.	97
IX. Etat de la Colonie Huronne dans l'Isle d'Orleans.	104
X. De la Premiere Congregation de Nostre-Dame.	114
XI. Remarques tirées de quelques Lettres & de quelques Memoires venus du pais.	146

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 22. Decembre 1654. Signé CRAMOISY. Il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire de sa Maiefté, ancien Escheuin & Juge Consul de la Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de IESVS au pais de la Nouvelle France depuis l'année 1653. iusques a l'Esté de l'année 1654. &c.* Et ce pendant le temps & espace de neuf ans consecutifs. Avec defenses a tous Libraires & Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer ladite Relation &c. sous pretexte de déguisement, ou changement que l'on y pourroit faire, à peine de confiscation & d'amende pottée par ledit Privilege.

Permission du R. P. Vice Prouvincial.

NOUS LOVYS CELLOT, Vice Prouvincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, auons accordé au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire; Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reÿne. ancien Escheuin & Consul de cette Ville, l'impression des Relations de la Nouvelle France. Fait à Paris ce 22. Decembre 1654.

LOVYS CELLOT.



RELATION
 DE CE QUI S'EST
 PASSE' EN LA MISSION
 DES PERES DE LA COMPAGNIE
 de IESVS, au pais de la Nouvelle
 France, depuis l'Esté de l'année
 1653. iusqu'à l'Esté de l'année
 1654.

ENVOYEE

AV R. P. NICOLAS ROYON
*Provincial de la Compagnie de IESVS
 en la Prouince de France.*



MON R. P.

Pax Christi,

J'ay attendu iusques à ce iour vingt

A

Le vniésime du mois de Septembre, à
 mettre la main à la plume, pour in-
 former Vostre Reuerence de l'estat où
 nous, ommes, n'ayant pû le faire plu-
 tost, à cause que nous ne le scaurions
 pas nous mesmes. Nos esprits ont esté
 tellement partagez depuis un an, qu'à
 vray dire, nous auons iouy de la Paix,
 pensans estre en la guerre. Dieu la de-
 dans a beny nos conduites, & des des-
 seins de trahison qu'auoient les Iroquois
 nos ennemis, il en a tiré leur bien & le
 nostre, nous donnant une veritable
 Paix qui nous ouure les voyes & les
 chemins pour les aller instruire dans leur
 pais, & pour y porter la foy, qui d'un
 peuple cruel & barbare, en fera un peup-
 le Chrestien. Ce sont les esperances
 que nous en donne l'heureux succez d'un
 voyage, qu'un de nos Peres y a fait
 depuis peu. C'est le Pere Simon le
 Moine, qui y fut enuoyé au commen-

rement de Inillet, & qui a laissé nos
 esprits en suspens, iusques à son retour,
 qui fut il y a peu de iours; en nous com-
 blant de ioye, autant que nous auions
 suiet de craindre, qu'il ne fust brulé
 cruellement, comme desia plusieurs de
 nos Peres l'ont esté par ces mal-heureux.
 Mais Dieu a conduit toutes les demar-
 ches du Pere dans le cœur des Nations
 Iroquoises. Il y a trouvé une Eglise
 captiue, de nos anciens Hurons, il a
 esté receu comme un Ange du ciel; de
 ces bons Chrestiens: Il y baptisé une
 trentaine de petits enfans Iroquois, ma-
 lades & en danger de mort; & entre
 les personnes adultes, une ieune femme
 Iroquoise a esté la premiere qui ait re-
 ceu le Sainct Baptesme; Cette femme
 auant la venue du Pere, viuoit desia
 comme Chrestienne; ne l'estant pas en-
 core: elle auoit la foy de nos mysteres,
 qu'une Captiue Huronne luy auoit

4
enseignée. Il y a conuertý un grand Capitaine Iroquois, Chef de dix-huict cents hommes qu'il menoit à une nouvelle guerre, que Dieu leur a sans doute suscitée pour nous donner la Paix. Ce Capitaine ayant pressé sainctement son baptesme, auant que d'aller au peril. Enfin le Pere y a receu des presens de la nation la plus considerable, qui est au centre des autres nations Iroquoises, qui nous inuitent à les aller instruire pour se faire Chrestiens. Nous leur auons donné parole que le Printemps prochain nous irions nous y habituer, & y bastir une maison, semblable à celle que nous auions au milieu des Hurons, auant que la guerre nous en eust chassés. V. R. verra la suite de tout cecy dans la Relation, que ie pretens escrire par voye de Iournal, afin que la distinction des temps puisse empescher la confusion qu'il y auroit en des affai-

5

res, d'ailleurs assez broüillées.

L'entreprise d'aller dès le Printemps prochain, porter une Mission dans le cœur des Nations Iroquoises, nous oblige à demander à Vostre Reuerence le secours de six de nos Peres; car nous sommes trop peu. Monsieur de Lauson nostre Gouverneur fait état d'y enuoyer un nombre de François choisis, pour y commencer une nouvelle habitation. Nous y enuoyerons de nos Peres, & quelques hommes de trauail pour y bastir une premiere Eglise, en l'honneur de la tres Saincte Vierge. Les despenses seront excessiues; mais estant les affaires de Dieu plus que les nostres, sa Prouidence y pouruoirra: il y a dans la France des personnes de Charité, zeles pour la Conuersion des Sauvages, & qui font l'office d'Apostres dans les pais Barbares, quoy qu'ils ne quittent pas leur Patrie, leurs enfans ny

leurs femmes. Il y a mesme des saintes
 Vefues, de chastes Vierges, &
 quantité de Femmes mariées, qui pren-
 nent part à ceste gloire, de prescher
 l'Evangile d'un bout du monde à l'au-
 tre, y faisant passer leurs aumosnes,
 pour cooperer au salut des ames rachep-
 tées du Sang de IESVS-CHRIST. Ce n'est
 pas ce secours qui nous manquera; &
 deussions-nous partir, comme souuent
 nous auons fait dans nos Missions Hu-
 rones, le seul baston en main & la seu-
 le confiance en Dieu, pour toutes pro-
 uisions; Nos Peres y sont tous resolu.
 Ceux qui viendront à leur secours, sca-
 chent pour se consoier, qu'il y aura beau-
 coup à faire & bien plus à souffrir, &
 rien à craindre, ayant affaire à des Na-
 tions Barbares; qui ne respirent que le
 sang; & qui ont veu relay des Mar-
 tyrs. Peut estre que dès l'ubord on fera
 rencontre. Quoy qu'il en soit, nos vies

7
ne peuuent estre mieux consommées
qu'en procurant la gloire d'un Dieu, qui
le premier a consommé sa vie pour nous.
V. R. nous obtiendra pour cet effet, les
prieres de tous nos Peres & Freres de
la Prouince, & nous donnera, s'il luy
plaist sa sainte Benediction.

Mon Reuerend Pere,

A Quebec ce 21.
Septembre 1654.


Vostre tres-humble & tres-obeissant
seruiteur on Nostre Seigneurs.

FRANÇOIS LE MERCIER.

A iij

CHAPITRE I.

Dessein des Iroquois Anniéchronons, dans le Traitté de Paix qu'ils auoient commencé avec nous au mois de Novembre 1653.

 PRES l'heureuse deliurancé du P. Poncet retourné de sa captiuité, & sauué quasi par miracle, de la mort & des flammes, où son compagnon de fortune auoit esté brüllé cruellement. Les Iroquois Anniéchronons, nous ayans faits de grands presens, pour tesmoignage de la sincerité de leur cœur : & en ayans receu de reciproques : furent pressez de leur retour, voyans que l'hyuer s'approchoit.

En mesme temps vn nauire

es années 1653. & 1654. 9

qui restoit encore à Quebec, fit voile pour retourner en France, & pour y porter les nouvelles de cette Paix tant desirée, & de la ioye qui s'estoit desja respandüe sur le visage & dans les cœurs de tous les peuples nōs alliez, Algonquins, Montagnetz, & Hurons.

Les plus beaux iours ont souuent leurs nuages, & Dieu ne veut pas en ce monde que nos joyes y soient toutes pures. Le nauire qui retournoit en France richement chargé des despoüilles des Castors du pais, fut despoüillé luy-mesme, estant tombé entre les mains des Anglois, qui l'attendoient dans la Manche.

Icy, en mesme temps, trois ieunes hommes Hurons, ayans fait rencontre dans les bois, de

10 *Relation de la Nouvelle France,*
deux Sauvages de la Nation des
Loups, Alliez des Iroquois Anni-
ehronnons, les surprirent de nuit,
pour avoir leur butin, & les as-
sommèrent sur la place.

Ce coup de trahison fut décou-
vert par les Iroquois mesmes, qui
auoient ramené le Pere Poncet ;
lors que passans à leur retour, par
l'habitation de nos François, qui
est aux trois Riuieres, ils y recon-
nurent les despouilles de leurs
Alliez, & les robes teintes de leur
sang, qui sans doute crioit ven-
geance au Ciel. C'estoit bien pour
estouffer dans le berceau, les es-
perances d'une paix, qui ne faisoit
que naistre: Mais Dieu y mit la
main, le Gouverneur de trois Ri-
uieres ayant fait mettre aux fers
les meurtriers Hurons, pour en
faire justice, & pour donner à ce-

es années 1653. & 1654. II

gnoistre que les François n'a-
uoient point de part en ces crimes.
Les Iroquois furent contens de
nostre procedé, & nous firent des
presens eux-mesmes, pour la deli-
urance de ces trois criminels, di-
sans que la Paix estant faite, ils
estoyent freres des Hurons; qu'ils
n'estoyent plus qu'une famille, &
qu'ils prennoient sur eux le soin
d'arrester dans leur source les con-
sequences de ce meurtre, puisque
cette Nation des Loupsleur estoit
allice.

Pour nous lier plus étroitement
par ensemble, les Iroquois deman-
derent que quelques vns de nos
François allassent en leurs pais, &
qu'ils nous laisseroient reciproque-
ment des ostages, pour affermir,
nous disoient ils, ce nouud sacre
d'une amitié inuolable, qu'ils sou-

estoit

12. *Relation de la Nouvelle France,*
haïtoient conseruer avec nous ,
aussi long temps que nos grands
fleues couleroit dans la mer.
Deux ieunes soldats de bonne vo-
lonté se presenterent pour ce
voyage, quatre Iroquois nous de-
meurans.

Peu de iours apres le depart des
Ambassadeurs Iroquois , les plus
anciens Capitaines de nos Hurons
nous descourirent vn secret, qui
iusques alors nous auoit esté in-
connu. Ils nous firent paroistre
trois grands coliers de Porcelaine
d'vne rare beauté. Ce sont , nous
dirent-ils, des presens qui sont ve-
nus du profond des enfers, d'vn
demon qui nous a parlé, dans
l'horreur d'vne nuit obscure ;
mais vn demon qui nous fait
peur, puis qu'il n'aime que les te-
nebres , & qu'il redoute, la lu-
miere.

En vn mot, ils nous apprirent que la uictme mesme qui auoit suiuy le beau iour, auquel les Iroquois Annichronons auoient conclu leur traité de paix avec nous, le chef de cet ambassadeles auoit esté resueiller sur la my-nuit, pour tenir conseil avec eux. Qu'il leur auoit dit nettement, que le dessein de son voyage estoit pour les destacher d'avec nous, & transporter leur colonie Huronne dans son pais, où estoient desia leurs parens emmenez autrefois captifs, qui ne supportoient leur absence qu'avec des regrets & des tristesses inconsolables, qu'ils les attendoient avec amour & qu'ils les accueilleroient avec ioye. Que tout le procedé qu'ils auoient tenu dans la deliurance du Pere Pontet, & dans leurs pour parlers de

14 *Relation de la Nouvelle France,*
Paix, n'estoit que pour couvrir
leur ieu, & pour auoir plus de
moien de parler sans soupçon avec
nous & conduire toute cette affai-
re avec douceur & efficace.

Nous n'auons osé refuser ces pre-
sens, nous adioufterent ces Capi-
taines Hurons; car c'eust esté rom-
pre avec eux, & refuser la Paix,
qu'il faut tâcher de conseruer puis-
que nous sommes dans l'impuis-
sance de soustenir la guerre. Aussi
ne les auons nous receus qu'avec
crainte, sçachans trop bien que
ce ne sont que des perfides, & qu'une
feinte amitié avec eux, est mille
fois plus dangereuse, que ne se-
roit vne inimitié toute ouuerte.
Peut-estre qu'en vous trompant,
ils nous veulent tromper, & que
nous ayans diuisez, ils ont des-
sein de venir plus aisément à bout

és années 1653. & 1654. 15
des vns & des autres. Peut-estre
veulent-ils le fortifier de nostre
Colonie, & quand nous serions
avec eux, nous obliger à prendre
les armes contre vous. Peut-estre
aussi qu'ils agissent avec les Fran-
çois dans la sincerité, & que fai-
sans mine de vous vouloir trom-
per, ils veulent nous tromper
nous mesmes, nous ayans retirez
de vostre protection: car qui fait
vne trahison, est capable d'en fai-
re plus d'une.

Ces Capitaines Hurons de-
mandent là dessus nos aduis, nous
adioustant qu'ils estoient resolus
de viure & de mourir avec nous;
quoy que pour contenter les at-
tentes des Iroquois, ils leur eus-
sent fait des presens reciproques
à ce mesme dessein.

Monsieur le Gouverneur leur

16 *Relation de la Nouvelle France,*
fit responce, Qu'ils eussent bien-
fait de descouvrir ce conseil secret,
des la nuit mesme qu'il fut tenu ;
qu'il estoit bon de sçavoir les pen-
sées de ceux qui nous vouloient
tromper ; que Dieu neantmoins
beniroit l'innocence de nostre
procedé, & que le temps nous
donneroit quelque oécasion, de
sçavoir le bien mesme des Iroquois
& leur salut, des desseins qu'ils au-
roient de nous perdre.

CHAPITRE. II.

*Dessein des Iroquois Onnontachron-
nons arrivez à Quebec au mois de
Feburier 1654.*

LEs Iroquois Onnontachron-
nons sont ceux qui l'an passé
parurent à Montreal, y portans les
premières nouvelles de la Paix,
quoy

quoy qu'il nous soit certain qu'ils n'y estoient venus qu'avec des pensées de la guerre. Ils enuoyerent leurs Ambassadeurs à Quebec, au mois de Septembre suivant, pour y traiter de cette Paix. y apportans de tres riches presens pour cét effet.

Ils auoient promis que l'hyuer ils nous reuiendroient voir. Ils ont tenu leur parole; & d'abord ils ont demandé qu'on assemblât le conseil. Leur Capitaine se voyant au milieu de tous nos François, y étoit le six grands coliers de Porcelene, c'est à dire qu'il auoit six choses d'importance à nous dire.

Le premier present estoit pour calmer l'esprit des François, de peur qu'estans troubles, ils ne prissent vne parole pour vne autre, & qu'ils ne s'offensassent de quelque

18. *Relation de la Nouvelle France,*
mot mal entendu.

Le second estoit pour tesmoigner que son cœur estoit sur sa langue, & sa langue en son cœur : c'est à dire qu'il n'y auoit en tout son procedé qu'une sincerité toute aimable, & dont on n'auroit pas suiet d'entrer en défiance.

Le troisieme estoit vn May, qu'il plantoit, disoit-il, au milieu de la grande Riuere S. Laurens; vis à vis du fort de Quebec, de la maison d'Onontio, le grand Capitaine des François (c'est Monsieur de Lauson nostre Gouverneur) vn May, qui porteroit sa cime iusques au dessus des nuës, afin que toutes les Nations de la terre le pussent voir, & que ce fust vn rendez-vous, où tout le monde peult reposer en Paix, sous l'ombre de ses feüilles.

Le quatriesme present le donnoit pour faire vn abisme profond iusqu'aux enfers, dans lequel on ietteroit toutes les medifances, tous les soupçons, & tout ce qui seroit capable d'alterer les esprits, & de corrompre la douceur d'une Paix, que le ciel nous auoit donnée.

Le cinquieme estoit pour oster les nuages, qui auoient obscurcy le soleil. Ces nuages, dit-il, sont les discours de defiance des Algonquins & des Montagnets, qui empeschent que le soleil ne respande ses douces lumieres sur nous, & sur eux. S'ils estoient moins credule à mille faussetez, leur esprit seroit vn soleil qui donneroit du iour partout, & dissiperoit les tenebres.

Enfin le sixieme present estoit pour faire abismer si auant dans la

20 *Relation de la Nouvelle France,*
terre, leur chaudiere de guere, où
ils auoient accoustumé de faire
bouillir la chair humaine, & les
corps decoupez en pieces, de leurs
captifs qu'ils mangeoient avec
cruauté; que iamais cette chaudiere
abominable ne parust sur terre,
puisque toute leur haine se trou-
uoit changée en amour.

Ce conseil se tint avec nous le cin-
quiésme iour de Feburier. Ce n'e-
stoit rien que ioye, qu'ouuesture
de cœur; & le soleil n'a pas des
rayons plus benins, que nous pa-
roissoient les visages de ces Am-
bassadeurs: Mais vne nuit obscu-
re suit apres vn beau iour.

Nous apprenons d'vn Chrestien
Huron que ce Capitaine Iroquois
Onnontachronnon, estoit dans
le mesme dessein qu'auoient esté
les ambassadeurs anniechronnon;

de détacher d'auec nous la Colonie Hurone, & d'attirer dans leur pais les familles entieres, hommes, femmes, & enfans. Que pour l'execution il proposoit vn moien aussi facile, qu'il estoit specieux, Sçauoir que les Hurons, des le commencement du printemps tesmoigneroient estre attirez de la beauté de Montreal, & s'y vouloit habituer, qu'ils prendroient ce chemin, & que sans doute les François, fauoriseroient eux-mesmes cette retraite. Mais qu'approchant de l'Isle de Montreal, ils monteroient vn bras de la Riuiere, au lieu d'vn autre, & qu'estans arrivez au dessus de cette Isle, ils y trouueroient vne bande de cinq cens Iroquois Onnontachronons, qui en les attendant, y banniroient un fort, y feroient

22 *Relation de la Nouvelle France,*
bonne chasse, & des canots, pour
faciliter le reste du voyage : qu'au
reste ce dessein devoit estre ca-
ché, mesme aux Hurons ; à la re-
serve de trois ou quatre qui con-
duiroient prudemment cette af-
faire ; sans donner autre idée a
leurs femmes, & à leurs enfans, si-
non de ce transport de leur deme-
re à Montreal. Que quatre à cinq
cents Iroquois leur viendroient à la
rencontre, entre les trois Riuieres
& Montreal ; & qu'alors il seroit
temps de publier tout leur dessein ;
qu'aucun n'y pourroit contredire,
puis qu'ils seroient contraints de
prendre la loy du plus fort ; & que
plutost ce leur seroit trop de bon-
heur d'estre amys des vainqueurs,
& d'aller en vn pais victorieux, &
vn pais de Paix ; qui va porter la
guerre au loin, n'en receuant au-

cun dommage.

Cet Ambassadeur Iroquois auoit fait quatre presens pour ce dessein; mais dans l'obscurité & dans l'horreur de la nuit, à ceux qu'il croioit estre personnes de confiance, avec promesse d'en garder le secret inuiolable.

Quand le tout nous fut rapporté, si nos Hurons furent en peine, nous le fumes avec eux. Nous voyons bien, nous dirent ces Capitaines Hurons, que ces deux Nations Iroquoises à l'enuie l'vne de l'autre, veulent nous attirer. Quelque dessein que nous prenions, nous n'y enuifageons que du malheur. Nous auons occasion de croire, que cet empressement qu'ils tesmoignent, chacun de son costé, n'est pas vn amour qu'ils nous portent; mais vn dessein de

24 *Relation de la Nouvelle France,*
le vanger sur nous, chacun d'une
in ure receüe, qu'ils n'ont pas si
tost pardonnée, Les Onnonta-
ehronnons ont sur le cœur la mort
de trente quatre de leurs hommes
gens d'élite, & de consideration
paimy eux, que nous trompaf-
mes, il y a trois ans, en nostre
ancien païs, lors qu'eux- mesmes
nous vouloient tromper. Nous
preuinmes d'un iour le mal heur
qui alloit fondre sur nos testes,
lors qu'ils estoient dans le dessein
de nous massacrer, sous ombre
d'un faux traité de Paix, dans le-
quel ils nous vouloient surpren-
dre. L'Anniebronnon n'aura pas
oublié la mort de leur grand Capi-
taine Torontifatique nous brula-
mes aux trois Riuieres, il n'y a que
deux-ans, lors que luy, voulant
nous trahir, il se vit luy- mesme

trahy. Quoy qu'en cela nous soyons innocens, ils nous prennent pour des criminels, de n'a. uoir pas receu la mort, de leur main, à l'heure qu'ils souhaitoient. Ils nous regardent comme autant de victimes consacrées à leur cruauté; & c'est ce qui probablement les pousse à nous tesmoigner tant d'amour.

Ce qui accroist nostre malheur en ce rencontre, adiousterent ces Capitaines Hurons, c'est que quelque party que nous prenions, eussent-ils attaché de leur cœur, ces desirs furieux qu'ils ont de se vanger de nous; l'autre party se croyant mesprisé, & postposé aux autres; il entra en des rages nouvelles, il en fera vn nouveau crime, qui desirera plus que iamais. Que si ny des vns ny des

26 *Relation de la Nouvelle France,*
autres, ne nous enleuent en leur
païs, leur esperance estant deceuë,
se changera en desespoir : & se
voyant également trompés, ils se
joindront pour coniurer nostre
ruine, ainsi nous ne voyons que
des mal heurs de tous costés.

Après vne longue suspension
de ce qu'ils deuoient faire, le plus
ancien des Capitaines adressa sa
parole à Monsieur le Gouverneur.
C'est à toy maintenant, Onon-
tio, & non pas a nous de parler.
Nous sommes morts depuis qua-
tre ans, que nostre païs fut delolé.
La mort nous suit par tout, elle est
dousiours deuant nos yeux. Nous
ne vivons qu'en toy, nous ne
voyons que par tes yeux ; nous ne
respirons qu'en ta personne ; &
nos raisonnemens sont sans raison
si on entant que tu nous en dom-

ne: C'est donc à roy, Onontio, à nous tirer de ces perils, nous disant ce qu'il nous faut faire.

Ce rencontre nous estoit facheux: car vn traistre, qui se sent criminel, & qui se voit descouuertcrainct qu'on ne le p'euennas, & croit que son salut gist à haster la perte du plus innocent, sçachant biē qu'il merite luy-mesme d'estre perdu. Ainsi nous auions de la peine à faire paroistre que nous sceussions leur procedé. D'ailleurs de tesmoigner rien rien sçauoir, c'estoit les engager à le continuer, & en differant le remede, en rendre le mal incurable, qui tendoit à la ruine, ou des François, ou des Hurons, & plus probablement, atant des vns que des autres.

Enfin nous iugeames, qu'il y auoit du mieux de faire cōnoître:

Relation de la Nouvelle France,
à Iroquois, que de nous-mêmes
nous nous portions à leur dessein,
sans tesmoigner ny desiance, ny
jalousie; en telle façon toute-fois
que nous trouuerions les moyens
de differer cette entreprise à quel-
que année suiuante; esperant, ce
qui est arriué, que Dieu donneroit
four à nos tenebres, & que le
temps iroit disposant les esprits à
vne Paix sincere.

Nos Capitaines Hurons mirent
comme en confiance, à l'Ambassa-
deur Iroquois, que leur dessein
reüssiroit au dela de leurs esperan-
ces; que les François leur propo-
soient de faire eux-mêmes vne
nouuelle habitation sur le grand
lac des Iroquois; que cela estant de
la sorte, il y auroit du mieux de
leur communiquer leur dessein,
iusqu'à lors caché, sans paroistre

qu'on eust voulu leur rien celer:
l'Iroquois s'y accorde.

On tient conseil: on y produit
les quatre coliers Iroquois, par
lesquels on inuitoit la colonie Hu-
rone, de se faire vn nouveau país,
dans des terres autre fois enne-
mies, qu'on leur promet deuoir
leur estre vne terre de Promission.

A ces presens, les Hurons ne
respondirent que deux mots, &
cela par deux autres presés: Le pre-
mier pour faite differer l'executió
de ce dessein, au moins pour vne
année. Le second present pour ex-
horter les Iroquoys à bastir pre-
mierement vne demeure aux ro-
bes noires, c'est à dire, à nos Peres
qui les enseignent, assurens qu'en
quelque lieu que nos Peres vou-
lissent aller, la colonie les suiuroit.

Monsieur le Gouverneur se mit

30 *Relation de la Nouvelle France,*
de la partie, & tesmoigna agréer
ce dessein par six autres presens.

Par le premier il exhortoit les
Iroquois Onnontachronons a
faire bon accueil aux Hurons, lors
qu'ils seroient en leur país.

Par le second, il les prioit de ne
pas presser les Familles Huronnes,
qui ne seroient pas encore dispo-
sées à ce voyage.

Par le troisieme, il demandoit
qu'on leur laissast vne liberté tou-
te entiere, d'aller la part où ils
voudroient, soit que d'aucuns fus-
sent portés d'inclination pour le
país des Iroquois Anniehron-
nons, d'autres pour Sonnoutsan-
ne, soit que d'autres respirassent
vers leur ancien país, ou que d'au-
cun voulussent continuer leur de-
meure avec les François.

Le quatrieme present estoit

pour mettre la voix d'Onnontio dans la bouche d'Annonchiassé, c'est à dire que Monsieur nostre Gouverneur leur tesmoignoit qu'ils n'auroient plus aucun besoin de descendre iusques à Quebec, pour entendre sa voix, & les penlees sur ce traitté de Paix: mais qu'ils pourroient agir avec Monsieur de Maisonneufue, Gouverneur particulier de Montreal, avec autant de confiance qu'avec luy-mesme, & qu'en cela, il luy donnoit tout son pouuoir.

Le cinquiesme present estoit pour transplanter le May qu'ils auoient mis deuant Quebec, & le transporter à Montreal, afin qu'estant vne place frontiere, on s'y trouuast plus aisément.

Le sixiesme present estoit pour reünir tous les esprits des fro-

32 *Relation de la Nouvelle France,*
quois, qui sont cinq nations dif-
ferentes, afin que cette Paix fust
generale, & qu'il n'y eust aucune
ialousie des vns, contre les autres.

Par ce moyen nous contentions
tous les esprits, estans amys de tout
le monde, & aucun ne pouuant se
plaindre de nous, sur tout laissant
chacune des Nations Iroquoises
dans l'esperance d'attirer à eux les
Hurons, qu'ils desiroient avec
tant d'ardeur.

Cela fait, les Ambassadeurs son-
gerent a leur retour, nous donnant
asseurance d'une Paix inuiolable.

CHAPITRE III.

*Prise d'un François à Montreal par les
Iroquois Onneioehronnons au mois
d'Auril 1654. & de sa deliurance.*

TOUT le long de l'hyuer ne
s'estant rien passé qui tra-
uerfast

uerfast nos ioyes, tout ne respirant que la Paix , principalement à Montreal : La grande quantité de Castors , qui ont peuplé dans les ruisseaux , & dans les riuieres voisines, y attirerent nos François, des le commencement du printemps, apres la fonte des neiges , & des glaces; de tous costez on leur faisoit bonne chassé, & bonne guerre avec autant de ioye que de profit.

Vn ieune Chirurgien, ayant suiuy sa proye , & rendu ses pieges au Castor, en des lieux escartez , ou iamais aucune Solitude ne luy auoit paru plus douce: vne bande d'Iroquois Onneichronnons , qui estoient là venus à la chasse des hommes, y firent prise de ce chasseur aux bestes. Ils l'enleuerent promptement, le jettant dedâs leurs canots sans laisser aucune marque

34 *Relation de la Nouvelle France,*
de leur venue. On n'eust rien sçeu
de ce malheur, si par bon-heur vn
Huron ne se fust échapé, qui
étoit de la bande de ces ennemis,
lequel ils auoient laissé au lieu
de leur abord, dans l'Isle de Mon-
treal, pour y garder leur équipage,
& pour y tenir compagnie à deux
ieunes femmes Iroquoises, qui ac-
compagnoient leurs marys, tant
cette guerre est douce & facile à
nos ennemis. Ce Huron ayant pris
son temps, accourt prompte-
ment au fort de Montreal; y don-
ne aduis qu'on soit sur ses gardes,
qu'il est venu vne troupe de dou-
ze Iroquois, Onneiochronons,
qui sont en queste aux euirons,
n'ayans que des pensées de guerre,
de sang & de carnage.

On tire le canon, pour signal
de retraite. Ce ieune Chirurgien

se trouue seul de manque, & on ne doute point qu'il ne soit ou captif, ou tué sur la place. De Montréal, on en depesche les aduis aux trois Riuieres, & à Quebec. Nous voila de-rechef dans les terreurs d'une nouvelle guerre, & dans l'attente d'une armée ennemie, le Huron échappé nous assurant qu'elle estoit proche, & que tout n'estoit que trahison. Mais tout ne fut que pour affermir nostre Paix, & pour nous faire sentir au doigt, que Dieu seul travailloit pour nous, au delà de toutes nos prudences, & de ce que nous eussions osé esperer.

Au commencement du mois de May vne bande d'Iroquois Onnontachronnonn arriuet à Montréal, ne sgachans rien de cet acte d'hostilité. On les reçoit avec amour; On leur ouvre le cœur, &

36 *Relation de la Nouvelle France,*
la porte du fort. Apres vn accueil
fauorable, on leur parle de la prise
du François emmené captif; ils
sont surpris à ces nouvelles; ils
tremblent & ils palissent, croyans
qu'on s'en voulust vanger sur eux.
On les rassure avec douceur, &
on leur fait entendre que la coutu-
me des François, ne fut iamais de
meller l'innocent avec le coupable;
que d'un amy, on n'en fait pas
vn ennemy, s'il ne le veut être
luy-mesme.

Il y auoit en cette bande vn Ca-
pitaine, qui porte le nom le plus
considérable de toute sa Nation,
Sagochiendagehté: Non non, dit-
il, vostre bonté sera tousiours vi-
ctorieuse. Nos malices & nos
fourbes, ne pourront pas l'étein-
dre, malheur à ceux qui iamais en
abuseront. Je veux moy-mesme

demeurer vostre captif, & vostre ostage, iusqu'à ce qu'on ayt deliuré le François emmené captif. Ma vie respondra pour la sienne; & si ceux de ma nation ont du respect, & de l'amour pour moy, le François viura, & sa vie sauuera la mienne.

Il depute à l'heure mesme vn canot expres, pour porter ces nouvelles à Onnontaé, dont il est Capitaine: Là on y prend l'affaire à cœur; on y amasse des presens, & on enuoye vn ambassade à Onneiout, Nation de ceux qui auoient fait le coup, on leur demande le Captif, & sa liberté.

Ce ieune Chirurgien est heureusement estonné de voir en vn moment ses liens rompus. Les visages n'ont plus pour luy, que des douceurs, les ennemis estans deuenus ses amis. Et la ioye fut toute

29 *Relation de la Nouvelle France,*
entiere à Montreal, lors qu'il y ap-
porta luy-mesme les nouvelles de
sa deliurance, & l'assurance de
la Paix pour toutes les Nations
Iroquoises.

Les Onnontachronnons, qui
l'auoient ramené, voyans tout le
monde assemblé, font monstre de
vint coliers de Porcelene, pour ac-
compagner le principal de leurs
presens, qui estoit nostre prison-
nier remis en liberté.

Le premier colier, estoit pour af-
fermir le May, qu'Onnontio le
grand Capitaine des François,
auoit transporté à Montreal.

Le second, pour remettre en
meilleure humeur Monsieur de
Maisonneuve, iustement indi-
gne pour cette prise iniuste, d'vn
de ses neveux qu'il aimoit.

Le troisieme, luy deuoit seruir

d'un breuage, pour luy faire vomir toute la bile, & tout le poison de son cœur.

Le quatriesme present, estoit pour ietter dans le feu les liens, qui auoient serré les mains & les bras, du François emmené Captif.

Le cinquiesme, pour rompre les cordes, qui luy auoient serré les iambes.

Le sixiesme, pour brusler celles, qui l'auoient lié par le milieu du corps.

Le septieme La Nation des Onontachronnons brise l'échafaut, où ce captif François a esté exposé.

Le huitiesme, La Nation des Sonontoehronnons le retire de ce lieu d'opprobre.

Le neuuesme, Les Onionehronnons font le mesme.

40 *Relation de la Nouvelle France,*

Le dixiesme, Les Onneiochronons brulent le bois qui a seruy a cet échafaut malheureux, en sorte que les cendres mesmes n'en restent pas à la posterité, & qu'on en perde la memoire.

L'onzieme present estoit pour reünir dans les mesmes pensées de Paix, l'esprit de nos François, des Hurons & des Algonquins, en eas que la crainte eult donné à quelqu'un de la desiance.

Le douzieme, La nature, dit le Capitaine Iroquois, a parfemé de rochers, & d'ecueils, les Riuieres qui nous ioignent aux François, i oste, dit-il, tous ces brisans, afin que tout nostre commerce en soit plus doux, & plus facile.

Le treisiesme, Je souhaite auant toutes choses, de voir en mon pais vne des robes noires, qui ont en-

és années 1653. & 1654. 42

seigné aux Hurons à honorer vn Dieu.

Le quatorzième, Nous aurons du respect pour luy, & tous les iours nous nettoyerons la natte, sur laquelle il sera couché.

Le quinzième, Nous receurons avec amour ses instructions, & nous voulons adorer celuy qui est le maistre de nos vies.

Le seizième, Nostre ieunesse n'aura plus de guerre avec les François; mais comme elle est trop guerriere, pour quitter cet employ, vous sçaurés que nous allons porter nos armes contre les Ehirronnons (c'est la nation du chat) dès cet esté nous y conduirons vne armée. La terre tremble de ce costé là; & tout est calme icy.

Le dixseptieme, si quelque accident suruenoit, qui peut trauffer

Relation de la Nouvelle France,
cette Paix, i'auray des ailles pour
voler, & pour me rendre au plu-
stost icy: ma presence arresterà
tous les desordres.

Le dixhuictiesme, i'ouure l'oreil-
le au François, afin qu'il sçache
tout & qu'il entende les nouvelles,
& qu'il m'en donne auis.

Le dixneufiesme, Nous ne som-
mes plus qu'un, le François, &
moy Onnontachronnon: nos bras
sont enchainez les vns aux autres,
par un lien d'amour qui voudra le
coupper, sera nostre ennemy com-
mun.

Le vintieme, Nous ne ferons
rien en cachete, le Soleil en sera
tesmoin, qu'il cesse d'éclairer ce-
luy qui voudroit chercher les te-
nebres: qui hait la lumiere, est in-
digne que le soleil luise pour luy.
Ce furent là les vint presens que

és années 1653. & 1654.

43

nous firent les Iroquois Onnon-
tachronnon, pour affermir la
Paix, qui auoit esté offensée, par
la prise de nostre François.

CHAPITRE IV.

*Vne flotte de canots Hurons & d'Al-
gonquins des nations superieures, al-
liées des François, arriuent à Mont-
real & aux trois Riuieres & y ap-
portes d'heureuses nouvelles au mois
de Juin.*

A Pres la prise du Chirurgien
de Montreal, & auant son
retour de sa Captiuité, lors que
nous estions entre la crainte &
l'esperance, ne scachans pas quel-
le issue auroit cette affaire, vne
flotte parut de loin, qui descédoit
les rapides & les chutes d'eau, qui

44 *Relation de la Nouvelle France,*
sont au dessus de Montreal. On eut
suiet de craindre que ce fust vne
armée ennemie; mais on recon-
nut aux approches, que c'estoient
des amys, qui venoient de quatre
cents lieues loin, nous apporter
des nouvelles de leur Nation, &
en sçauoir des nostres.

Les habitans de Montreal, & des
trois Riuieres, eurent vne double
ioye, voyants que ces canots
estoyent chargez de pelleteries,
que ces nations viennent trai-
ter pour nos denrees françois-
ses.

Ces gens là, estoient partie rion-
nontatehronnons, que nous ap-
pellions autrefois la Nation du pe-
tun; de langue Huronne: & par-
tie Ondataouaouat, de langue Al-
gonquine, que nous appellons les
Cheveux releuez, à cause que leur

cheueleure ne descend point en bas, mais qu'ils font dresser leurs cheueux, comme vne creste qui porte en haut.

Tous ces peuples ont quittté leur ancien pais, & se sont retirez vers les Nations plus esloignées, vers le grand lac, que nous appellons des Puants, à cause qu'ils habitent proche la Mer, qui est salée, & que nos Sauvages appellent l'eau puante, c'est du costé du Nord. La desolation du pais des Hurons, leur ayant fait apprehender vn semblable malheur; & la fureur des Iroquois les ayant poursuiuy par tout, ils n'ont pas creu estre assurez, qu'en s'éloignant, pour ainsi dire, iusques au bout du monde.

Ils y sont en grand nombre, & plus peuplez, que n'ont esté tous ces pais, dont plusieurs ont diues

46 *Relation de la Nouvelle France,*
les langues, qui nous sont inconnues; si faut-il qu'ils connoissent Dieu, & que nous leur annoncions quelque iour les grandeurs.

Ceux qui nous sont venus trouver, au nombre d'environ six-vint, firent teneontre en leur chemin de quelques Iroquois Sontachronnonns, & de quelques gents de la Nation du Loup, allies des Iroquois Annichronnonns, qui estoient à la chasse. Ils en firent treize de Captifs, qu'ils ne voulurent point traiter dans les seruantez ordinaires; non pas mesme leur lier les bras, ny les mains. Dieu adoucit les cœurs barbares, quand c'est luy qui veut faire la Paix.

Cette trouppè victorieuse arrivée heureusement à Montreal, y ayant veu la disposition des espris, & que tout tendoit à la Paix,

és années 1653. & 1654. 47
fit present de ses captifs à Sago-
chiendagehtë , Capitaine On-
nontachronnon, qui de son gré y
estoit demeuré pour ostage, atten-
dant le retour du François emmé-
né captif.

Ce ne sont que festins, & que
chants de ioye, dans vne douce
impatience, qu'on ne voye au plu-
stost ce retour. Là dessus le Fran-
çois arriva, comme il a esté dit au
Chapitre precedent.

Les Iroquois, Onnontachron-
nonnons qui le ramenerent, nous fi-
rent voir que Dieu travailloit plus
que nous à l'affermissement de cec-
te Paix.

Ils nous apprenent qu'une nouvel-
le guerre leur estoit suruenüe, qui
les iette tous dans la crainte. Que
les Ehrichronnons arment contre
eux, (nous les appellons la Nation

48 *Relation de la Nouvelle France,*
Chat, à cause qu'il y a dans leur
pais vne quantité prodigieuse de
Chats Sauvages, deux & trois fois
plus grands que nos Chats dome-
stiques, (mais d'un beau poil, &
precieux,) Ils nous apprennent
qu'une bourgade d'Iroquois Son-
nontochronous, a esté desia
mise à feu, & enleuée dez leur pre-
mier abord. Que cette mesme na-
tion a poursuivy vne de leurs ar-
mées, qui reuenoit victorieuse du
costé du grand lac des Hurons,
& qu'une Compagnie entiere de
quatre vingt hommes d'elite, qui
estoit leur arriere-garde, y a esté
entierement taillee en pieces.
Qu'un de leurs plus grands Capi-
taines, nomme Annebraes a esté
pris, & emmené captif, par des
courreurs de cette Nation, qui
sont venus faire ce coup, quasi aux
portes

portes de leur bourg, en vn mot, que tout est en feu, dans les quatre Nations des Iroquois Supérieurs, qui se liguent & qui arment pour repousser cet ennemy, & que tout cela les oblige à vouloir tout de bon la Paix avec nous, quand mesme ils n'en auroient pas eu les pensées iusqu'alors.

Nous vîmes à ces nouvelles, que Dieu nous secouroit du costé que nous ne l'attendions pas, faisant vne diuersion des armes, & des forces de nos ennemis.

Cette Nation du Chat est grandement peuplée, quelques Hurons qui se sont respandus par tout, lors que leur pais fut ruiné, se sont joints avec eux, & ont suscité cette guerre, qui donne de la terreur aux Iroquois. On fait estat de deux mille hōmes bien agueris,

50 Relation de la *Nouvelle France*,
quoy qu'ils n'aient pas d'armes à feu.
Mais ils combattent à la François-
se, essayants courageusement la
premiere décharge des Iroquois,
qui sont armez de nos fuzils; &
fondants en suite sur eux, avec
vne gresse de fleches, qui sont em-
poisonnées, & qu'ils tirent huit &
dix fois, auant qu'on puisse re-
charger vn fusil.

Quoy qu'il en soit, nous demeu-
rons en Paix, & le Pere Simon le
Moine, retourné tout fresche-
ment des Iroquois superieurs, nous
asseure qu'ils s'armoient pour al-
ler de ce costé là, au nombre de
dix huit cents hommes.

CHAPITRE V.

Les Iroquis Anniehronnons arrivent à Québec au mois de Juillet, & ramènent deux François qu'ils avoient en ostage.

DEux ieunes soldats de la garnison de Québec, étoient allez au mois de Novembre 1653. avec les Iroquois Anniehronnons, qui nous avoient ramené le Pere Poncet deliuré de sa captivité. On les avoit enuoies comme pour servir d'ostages, ou plustost pour servir d'un gage assuré, que nous n'estions vraiment qu'un cœur, les Iroquois, & nous; & que nous voulions viure en confiance les uns avec les autres.

Tout l'hyver on avoit veu à Montreal, & aux Trois Rivieres,

52 *Relation de la Nouvelle France,*
quantité d'Iroquois de cette Na-
tion, qui touiours confirmoient
la Paix; mais toutes fois quelques
nouuelles suruenues, & mesme
quelques lettres de nos François,
nous iettoient dans la defiance,
iusqu'à ce que sur la fin de l'hy-
uer, vn Capitaine Anniehronnon,
fils d'vne mere Iroquoise, & d'vn
Pere Hollandois, nous apporta des
lettres du Capitaine du fort d'O-
range, en la Nouvelle Hollande,
& de quelques marchands Hol-
landois, qui nous tesmoignoient
tous, que c'estoit maintenant tout
de bon, qu'ils voyoient les esprits
des sauuages leurs alliez, disposez
à la Paix.

Ce mesme Capitaine Iroquois,
fit vn second voyage, pour nous
ramener nos deux François ostages,
selon la parole qu'il nous en auoit

donnée. Ils arriuerent à Quebec, au mois de Iuillet, fort peu de iours apres que le Pere Simon le Moine nous eust quitté, pour son voyage d'Onnontagé, duquel nous parlerons au Chapitre suiuant:

Nous fusmes en peine en ce rencontre, voiant bien qu'il y auroit quelque suiet de ialousie, entre les quatre Nations Iroquoises superieures, & les Iroquois Annichronnons; chacun d'eux desirant emporter l'honneur de cette ambassade du Pere le Moine, en leur pais. Les Onnontachronnons le desiroient, à cause que c'estoient eux qui auoient porté les premieres nouvelles de la Paix: Les Annichronnons le souhaitoient, pour ce qu'ils sont les plus proches de nous, & comme les frontieres.

Le Capitaine Annichronnon en

34 *Relation de la Nouvelle France,*
fit adroitement les plaintes avec
esprit. N'est-ce pas, dit-il, par la
porte qu'il faut entrer en la mai-
son, & non par la cheminée, &
par le toit de la cabane, sinon
qu'on soit voleur, & qu'on veuil-
le surprendre le monde? Nous ne
faisons qu'une cabane, nous autres
cinq Nations Iroquoises; nous ne
faisons qu'un feu, & nous auons
de tout temps habité sous vn mes-
me toit. En effet de tout temps,
ces cinq Nations Iroquoises, s'ap-
pellent dans le nom de leur lan-
gue, qui est Huronne, Hotinnon-
chiendi, c'est à dire la Cabane
acheuée; Comme s'ils n'estoient
qu'une famille, Quoy donc, dit-il,
vous n'entrez pas dans la cabane,
par la porte, qui est au bas estage
de la maison? c'est par nous au-
tres Anniehronnons qu'il falloit
commencer? Vous voulez entrer

par le toit , & par la cheminée ,
comméçant par l'Onnontachron-
non. N'auez-vous point de crain-
te que la fumée ne vous aveugle,
nostre feu n'estant pas esteint ? ne
craignez-vous point de tomber du
haut en bas, n'ayant rien de solide
où poser vos demarches?

Cela obligea Monsieur le Gou-
verneur , de luy faire des presens
exprez , pour l'asseurer que On-
dessonk , (c'est le nom du Pere
Simon le Moine) iroit aussi en
leur pais, pourueu qu'il le peust at-
teindre en chemin , & luy rendre
nos lettres, qui l'informeroyent de
nos pensées. Ces lettres luy firent
haster son depart : mais le Pere
ayant pris le deuant , ne put pas
estre atteint, & il poursuiuit son
voyage , selon le premier dessein
qui auoit esté pris.

CHAPITRE VI.

*Voyage du Pere Simon le Moine dans le
le pais des Iroquois Onnontachron-
nons en Juillet, Aoust,
& Septembre.*

LE second iour du mois de
Juillet, feste de la Visitation
de la tres-sainte Vierge, tousiours
favorable à nos entreprises, le Pere
Simon le Moine partit de Quebec,
pour le voyage aux Iroquois On-
nontachronnons. Il passe par les
trois Riuieres, & de là par Mont-
real, où vn ieune homme de bon
courage, & ancien habitant, se
ioint à luy, avec beaucoup de pie-
té. Je suiuray le journal du Pere,
pour plus grande facilité.

Le 17. iour de Juillet, iour de S.
Alexis, nous sortons de chez
nous, avec ce grand saint voya-

geur, & nous partons pour vne terre qui nous est inconnüe.

Le 18. suiuanstoufiours le cours de la Riuiere saint Laurens, nous ne trouuons que des brifans, & des torrens impetueux, tout parsemez de rochers & d'escueils.

Le 19. Cette Riuiere se va eslargissant, & fait vn lac agreable à la veüe, de huit ou dix lieues de longueur. Le soir, vne armée de mousquites importunes nous fut vn presage de la pluye, qui nous mouïlla toute la nuict. C'est vn plaisir plus innocent, & plus doux qu'on ne pourroit croire, de n'auoir en ce rencontre aucun abry, sinon des arbres que la nature y a produits depuis la creation du monde.

Le 20. Ce ne sont que des isles, d'yn aspect le plus beau du monde

58 *Relation de la Nouvelle France,*
qui couppent çà & là, cette riuere
tres-pauible. La terre du costé du
Nord, nous paroist excellente :
vers le soleil leuant, c'est vne chaî-
ne de hautes montagnes, que nous
appelâmes de sainte Marguerite.

Le 21. Les istes continuent. Sur le
soir nous brisons nostre canot d'é-
corce, il pleut toute la nuict. Les
roches toutes nuës, nous seruent
& de liect, & de matelats, & de
tout. Qui a Dieu avec foy, repose
par tout doucement.

Le 22. Les precipices d'eau, qui
pour vn temps, ne sont plus navi-
gables, nous obligent à porter sur
nos espaules nostre petit bagage,
& le canot qui nous portoit. A
l'autre costé du rapide, j'aperçoy
vn troupeau de vaches sauvages,
qui païssoient à leur aise, en grand
repos. On en void quelques fois

és années 1653. & 1654. 59

en ces endroits, quatre ou cinq cent de compagnie.

Le 23. & le 24. du mois, Nostre pilote s'estant blessé, il falut demeurer en proye aux maringoins, & prendre patience: souvent plus difficile pour les incommoditez qui n'ont point de relasche, ny jour ny nuit, qu'il ne seroit de voir la mort devant les yeux.

Le 25. la riviere est si fort rapide, que nous sommes contraints de nous ietter dans l'eau, pour traîner apres nous nostre canot parmy les roches, comme vn cavalier qui mettant pied à terre, mene son cheval par la bride; le soir nous arriuons à l'emboucheure du lac saint Ignace, où les anguilles y sont dans vne quantité prodigieuse.

Le 26. Vn grand vent mollé de

60 *Relation de la Nouvelle France,*
pluye, nous oblige à nous débar-
quer, apres quatre lieues de che-
min. Vne cabane est bien tost fai-
te, on despouille les arbres voisins
de leur escorce: on les iette sur des
perches, qu'on plante en terre de
part & d'autre, les faisant appro-
cher en forme de berceau; & voilà
vostre maison bastie. L'ambition
n'a point d'entrée dans ce palais,
il ne laissa pas de nous estre autant
agreable, que si le toit en eust esté
tout d'or.

Le 27. Nous costoyons les riuages
du lac, ce sont rochers de part &
d'autre, d'une hauteur excessiue,
tantost effroyables, tantost agrea-
bles à la veüe, c'est merueille com-
me de grans arbres peuuent trou-
uer racine parmy tant de rochers.

Le 28. Ce ne sont que tonneres,
& qu'esclairs, & vn deluge d'une

pluie, qui nous oblige à nous tenir à l'abry de nostre canot, qui nous sert de maison, le renuersant sur nous.

Le 29. & 30. de Iuillet, vn orage de vent continuë qui nous arreste à l'entrée d'vn grand lac, nommé Ontario: nous l'appellons le lac des Iroquois, à cause que du costé du midy, ils y ont leurs bourgades. Les Hurons sont de l'autre costé, plus auant dans les terres. Ce lac a de largeur vingt lieuës: sa longueur, d'environ quarante.

Le 31. iour de saint Ignace, la pluie & les vents nous obligent à chercher des chemins perdus. Nous trauersons de longues isles, portans nostre bagage, nos provisions, & le canot sur nos espauls. Ce chemin semble long à vn pauvre homme bien fatigué.

62 *Relation de la Nouvelle France,*

Le premier iour du mois d'Aouſt, quelques peſcheurs Iroquois, nous ayants apperceu de loin, s'atroupent pour nous receuoir. Vn d'eux accourt à nous, auançant vne demie lieuë, pour nous dire les premieres nouvelles, & l'eſtat du pais. C'eſt vn captif Hurõ, & bon Chreſtië, que i'auois autresfois inſtruit, dans vn hyuernemët que ie fis avec les Sauuages : Cepauure garçon ne pouuoit croire que ce fuſt celuy qu'il n'eſperoit jamais reuoir. Nous débarquons à vn petit village de peſcheurs. On ſe preſſe à qui portera tout noſtre bagage. Mais helas ce ne ſont quaſi que femmes Hurones & la plus part Chreſtienes, autre fois riches, & à leur aiſe, que la captiuité a rendu ſeruantés. Elles me demandent à prier Dieu, & i'eus la conſola-

és années 1653. & 1654. 63

tion de confesser là à mon aise nostre ancien hôte de la Nation du petun, Hostagehtak: ses sentimens & sa deuotion me tirent les larmes des yeux. C'est vn fruit des trauaux du Pere Charles Garnier, ce saint Missionnaire, dont la mort a esté si precieuse deuant Dieu.

Le second iour d'Aouſt. Nous marchons dans les bois enuiron douze ou quinze lieuës. On cabane où le iour finit.

Le 3. sur le midy, nous nous trouuons sur les bords d'vne riuere large de cent ou fix-vingt pas; au delà de laquelle il y auoit vn hamiau de peſcheurs. Vn Iroquois que i'auois autres-fois caressé à Montreal, me fait passer en son canot, & par honneur il me porte sur ses espaules, ne voulant pas

64 *Relation de la Nouvelle France,*
permettre que ie mette le pied en
l'eau. Tout le monde m'accueille
avec ioye, & ces pauvres gents
m'érichissent de leur pauvreté. On
me conduit à vn autre bourg esloi-
gné d'vne lieüe, où vn ieune hom-
me de consideration, me fait faire
festin, à cause que ie porte le nom
de son Pere, Ondessonk. Les Capi-
taines nous viennent faire leurs
harangues, les vns apres les autres.
Ie baptize de petites squeletes, qui
n'attendoient peut-estre, que cer-
te goutte du precieux sang de Je-
sus-Christ.

Le 4. Ils me demandent, pour-
quoy nous sommes vetus de noir?
& ie prens occasion de leur parler
de nos mysteres avec vne grande
attention. On m'apporte vn petit
moribond, que ie nomme Domi-
nique. Le temps n'est plus auquel
on

on nous cachoit ces petits innocens. On me prenoit pour vn grand medecin, n'ayant pour tout remede qu'une pincée de succe, à donner à ces languissans. Nous poursuiuons nostre chemin; au milieu nous trouuons nostre disné qui nous attend. C'est le nepueu du premier Capitaine du païs, qui me doit loger en sa cabane, qui est député par son oncle, pour nous faire escorte, nous apportant tout ce que la saison leur auoit pû fournir de plus grandes douceurs, sur tout du pain de bled d'inde nouveau, & des espys que nous faisons rostir au feu. Nous couchons encore ce iour là à la belle estoile.

Le 7. Nous eûmes à faire quatre lieues auant que d'arriuer au principal bourg Onnontagé. Dans les chemins ce ne sont qu'allans, & venans qui me viennent donner

le bon-iour. L'vn me traite de frere , l'autre d'oncle , l'autre de cōusin , iamais ie n'eus vne parenté si nombreuse. A vn quart de lieuë du bourg , ie commençay vne harangue , qui me donna bien du credit : ie nommois tous les Capitaines, les familles, & les personnes cōsiderables; & d'vne voix traisnante , en ton de Capitaine. Je leur disois que la paix marchoit avec moy , que i'escartois la guerre dans les nations plus éloignées, & que la ioye m'accompagnoit. Deux Capitaines me firent leur harangue à mon entree: mais avec vne ioye , & vn espanouissement de visage, que iamais ie n'auois veu dans les sauuages. Hommes , femmes , & enfans , tout estoit dans le respect , & dans l'amour.

La nuit , ie fais assembler les prin-

cipaux , pour leur faire deux presens. Le premier, pour leur essuyer le visage , à ce qu'ils me regardent de bon œil , & que jamais ie ne voye sur leur front aucune marque de tristesse. Le second , pour leur vider le peu de fiel, qu'ils auroient encote sur le cœur. Apres plusieurs autres entretiens, ils se retirent pour consulter ensemble, & enfin, ils respondent à mes presens , par deux autres presens plus riches que les miens.

Le 6. on m'appelle de diuers endroits, pour donner de ma medecine à de petits languissans , & ethiques. l'en baptizay quelques-uns. le confessay de nos anciens Chrestiens Hurons, & ie trouuay que Dieu est partout, & qu'il se plaist à traouailler luy-mesme , dans des cœurs où la foy a regné.

68 *Relation de la Nouvelle France,*
Il s'y bastit vn temple, où il est
adoré avec esprit & verité; qu'il en
soit beny à iamais.

Le soir, nostre hoste me ti-
re à part, & me dit avec bien de
l'affection, qu'il nous auoit touf-
jours aimé, qu'enfin il auoit le
cœur content, voyant que toutes
les bandes de sa nation ne deman-
doient que la Paix: que depuis peu
le Sonnōtoehronon, les estoit ve-
nu exhorter à bien gerer cette af-
faire pour la Paix, & que pour cela
il auoit fait de beaux presens, que
l'Onioehronnon auoit apporté
trois colliers pour ce suiet, que
l'Onneioehronnon se tenoit heu-
reux d'auoir esté desembarassé d'v-
ne mauuaise affaire par son moien,
& qu'il ne vouloit plus que la Paix:
que sans doute l'Annichronnon
suivroit les autres, & qu'ainsi is

c
c
f
f
I
C
a
q
N
p
ft
&
d

prisse courage, puisque ie portois
auec moy le bon-heur de toute la
terre.

Le 7. vne bonne Chrestienne,
nōmée Terefe, captiue Huronne,
voulāt me répandre son cœur hors
du bruit, & dās le silence, m'inuita
de l'aller voir en vne cabane des
champs, où elle demeuroit. Mon
Dieu, quelle douce consolation
devoit tant de foy en des cœurs
sauages, dans la Captiuité, &
sans autre assistance que du ciel!
Dieu fait des Apostres par tout,
Cette bonne Chrestienne auoit
auec foy vne ieune captiue de
quinze à seize ans, de la Nation
Neutre, qu'elle aymoit comme sa
propre fille. Elle l'auoit si bien in-
struite, dans les mysteres de la foy,
& dans les sentimens de Piété,
dans les prieres qu'elles faisoient

70 *Relation de la Nouvelle France,*
ensemble en cette sainte solitude,
que i'en fus tout surpris. Hé, ma
sœur luy disois-je, pourquoi ne l'as
tu pas baptizée, puis qu'elle a la foy
comme toy, & qu'elle est Chre-
stienne en ses meurs, & qu'elle
veut mourir Chrestienne? Helas,
mon frere, me respondit cette
heureuse captiue, ie ne croiois pas
qu'il me fust permis de baptiser,
sinon dans le danger de mort: ba-
ptise la maintenant toy-mesme,
puisque tu l'en iuges digne, & don-
ne luy mon nom. Ce fut là le pre-
mier baptesme d'adultes fait à On-
nontagé, dont nous sommes rede-
uables à la Pieté d'une Huronne.
La ioye que i'en conceu, estoit ca-
pable d'essuyer toutes mes fatigues
passées. Quand Dieu dispose vn
ame, vn coup de salut est bien-
tost fait.

Quasi en mesme temps on m'appelle pour vn malade, qui n'a plus que les os: c'est vn vlcere qui le mange, pour vn coup de fusil mal pansé. le luy parle de Dieu, des esperances d'une vie eternelle, & des veritez de la foy; mais helas, les paroles du ciel n'entrent pas dans ce cœur tout bouffy d'orgueil, il ne songe qu'à la vie presente, & quoy qu'il me tesmoigne de l'amour, il n'en peut conceuoir pour Dieu!

Le 8. le baptise trois petits moribonds. le donne & ie reçois la consolation, me voyant au milieu d'une Eglise de Chrestiens tous formez. Les vns viennent se confesser, les autres me racontent toutes leurs miseres, & ensemble le bonheur qui leur reste, que leur Foy ne soit point captiue, dans leur captiuité; & de sçauoir qu'offrañs à

72 *Relation de la Nouvelle France,*
Dieu leurs gemissemens & leurs
larmes, Dieu a les yeux sur eux, &
que sa sainte Prouidence a pour
eux des amours de mere, & qu'ils
seront libres d'as le ciel. I'après que
plusieurs, qu'on auoit fait mourir
cruellement à petit feu, se conso-
loient dans le plus fort de leurs
tourmens, ayans iusqu'au dernier
souspir, le saint nom de Iesus, &
dans la bouche, & dans le cœur.
Ie m'enqueste de tous ceux de no-
stre ancienne connoissance, pour
sçauoir leur fortune; & ce m'est
vne occasion de benir Dieu, de
voir qu'il est par tout luy-mesme,
autant parmy les Iroquois, que
dans les pais des Hurons. I'auois
ordre de sçauoir qu'estoit deuenüe
vne ieune femme Chrestienne
Hurone, nommée Catherine Sko-
uatenne, qu'autrefois nous appel-

és années 1653. & 1654. 73

lions la Religieuse, à cause de sa grande pieté, & d'une modestie aussi rare, qu'on peut en desirer en vne fille toute à Dieu. Sa sœur me dit, qu'elle estoit morte en priant Dieu, ne l'ayant jamais oublié tout le cours de sa maladie, qui auoit esté longue. Vn peu deuant sa mort: Ma sœur, ie m'en vay au ciel, luy dit-elle, car Iesus est bon, qui me fera misericorde. Pour toy si tu me veux suivre, & nous reuoir au ciel, cherys ta foy plus que la vie, fuy le peché comme la mort; & si par malheur tu y tombes, souuiens toy que Iesus est bon, demande luy pardon, & dis luy que tu veux l'aimer. Ces dernieres paroles sont tellement demeurées empreintes dans l'esprit de cette sœur, qui luy a surueu, qu'elle ne peut en perdre la mé-

74 *Relation de la Nouvelle France;*
moire. Cette bonne Ame ne pou-
uoit assez me voir, pour entendre
parler de Dieu, & se consoler avec
moy des esperances du Paradis.

Le 9. sur le midy, arriue vn cry
funeste, de trois de leurs chasseurs
massacrés par la Nation du chat, à
vne iournée de là. C'est à dire que
la guerre s'allume de ce costé la

CHAPITRE VII.

*Conseil general pour la Paix, avec les
quatre Nations Froquoises; & en
suite le retour du Pere Simon le
Moine de son voyage.*

LE dixiesme iour d'Aoust, les
deutez estans arriuez des
trois Nations voisines, apres les
crys ordinaires des Capitaines, à
ce que tout le monde s'assemblast
dans la cabane d'Ondessonk; i'ou-

és années 1653. & 1654. 75

uris cette action (dit le Pere continuant son Journal) par vne priere publique, que ie fis à genoux, & à haute voix, le tout en langue Huronne. Je m'adressois au grand maistre du ciel & de la terre, afin qu'il nous inspirast ce qui seroit pour sa gloire, & pour nostre bien: Je maudissois tous les Demons d'enfer, qui sont des esprits de diuision; & ie priois les Anges tutelaires de tout le pais, de parler au cœur de ceux qui m'escoutoient, lors que ma parole leur frapperoit l'oreille.

Je les estonnay grandement, quand ils entendirent que ie les nommois tous par Nations, par bandes, par familles, & chaque personne en particulier, qui estoit vn peu considerable, & le tout à la faueur de mon esrit; qui leur fut

76 *Relation de la Nouvelle France,*
vne chose autant rauissante, que
nouuelle, ie leur dy que i'auois
dix-neuf paroles à leur porter.

La premiere que c'estoit Onnon-
tio, Monsieur de Lauzon, Gou-
uerneur de la nouvelle France, qui
parloit par ma bouche, & en suite
les Hurons, & les Algonquins, au-
tant que les François, puis que tou-
tes les trois Nations auoient pour
leur grand Capitaine Onnontio.
Vn grand colier de Porcelene, cent
petits tuyaux ou canons de verre
rouge qui sont les diamas du pais,
& vne peau d'ornac, passée: Ces
trois presens, ne faisoient qu'vne
parole.

Ma seconde parole fut pour
coupper les liens des huit captifs
de Sonnontouan, pris par nos Al-
liez, & amenez à Montreal, com-
me il a esté dit cy deuant au cha-
pitre quatriesme.

La troisieme estoit pour rompre aussi les liens de ceux de la Nation du Loup, pris enuiron le mesme temps.

La quatrieme, pour remercier ceux d'Onnontagé de nous auoir ramené nostre captif.

Le cinquieme present estoit pour remercier ceux de Sonnon-touan, de l'auoir retiré de dessus l'échafaut.

Le sixieme, pour les Iroquois Onioehronons, d'y auoir aussi contribué.

Le septieme, pour les On-neioehronons, d'auoir rompu les liens qui le faisoient captif.

Le huitieme, neuuiesme, dixieme & vnzieme present pour donner à ces quatre Nations Iroquoises, vne hache à chacune, pour la Nouvelle guerre où ils sont enga-

78 *Relation de la Nouvelle France,*
gez avec la Nation du Char.

Le douzième present estoit pour
refaire la teste au Sonnotochron-
non, qui y a perdu de son mon-
de.

Le treizième, pour raffermir sa
palissade, c'est à dire, afin qu'il se
rienne en estat de deffense contre
cet ennemy.

Le quatorzième, pour luy mara-
chier le visage; car icy c'est la cou-
stume des guerriers, de iamais
n'aller au combat, qu'ils n'ayent
le visage peint, qui de noir, qui de
rouge qui de diuerses autres cou-
leurs, chacun ayant en cela, côme
des liurées particulieres, auxquelles
ils s'attachent iusques à la mort.

Le quinzième, pour rassembler
en vne toutes leurs pensées, ie fai-
sois trois presens pour ce seul arti-
cle, vn colier de poreclaine, des pe-

tits Canons de verre & vne peau d'orignac.

Le seiziesme. l'ouurois la porte d'Annonchiassé à toutes les Nations, c'est à dire qu'ils seroient les bien-venus chez nous.

Le dixseptiesme. le les exhortois à se faire instruire des veritez de nostre foy, & ie fy trois presens pour cet article.

Le dixhuitiesme. le leur demandois que dores-enauant ils ne dressassent plus d'embuches aux Nations Algonquines, & Hurones, qui voudroient nous venir trouver en nos habitations Françoises. le fy trois presens pour cet article.

Enfin par le dixneufiesme present, i'essuyay les larmes de toute la ieunesse guerriere, sur la mort de leur grand Capitaine Annen-

80 *Relation de la Nouvelle France,*
traos, depuis peu Captif par la Na-
tion du chat.

A chacun de mes presens , ils pouſſoient du profond de la poitrine vne acclamation puissante , pour tesmoignage de leur ioye. Je fus bien l'espace de deux heures à faire toute ma harangue , en ton de Capitaine , me promenant , à leur ordinaire , comme vn acteur sur vn theatre.

Après cela ils s'attroupent par Nations, & par bandes, y appellant vn Anichronnon , qui de bon rencontre s'y trouua. ils consultent par entr'eux , l'espace de plus de deux autres heures. Enfin ils me rappellent parmy eux , & me donnent seance en vn lieu honorable.

Celuy des Capitaines qui est la langue du pais, & comme l'orateur,
repete

repete fidelement le pressis de toutes mes paroles. Puis se mettans tous à chanter, en signe de reiouissance, il me dirent que ie priasse Dieu de mon costé, ce que ie fis tres-volontiers.

Après ces chansons, il me parle au nom de sa nation, 1. Il remercie Onnoñtio des bonnes volonteze qu'il a pour eux, & produit pour cet effet deux grans coliers de Porcelaine.

2. Au nom des Iroquois Anniehronnons, il nous remercie d'auoir fait donner la vie, à cinq de leurs alliez, de la Nation du Loup, deux autres coliers pour cela,

3. Au nom des Iroquois Sonnoñtoehronnons, il nous remercie d'auoir retiré du feu cinq de leurs gents; deux autres coliers: suiuent à chaque present des acclamations

82 *Relation de la Nouvelle France,*
de toute l'assemblée.

Vn autre Capitaine de la Nation des Onneiocrónons se leue : Onnontio, dit-il, parlant de monsieur de Lauzon nostre Gouverneur absent, Onnontio, tu es le soubstien de la terre, ton esprit est vn esprit de Paix, & tes paroles adoucissent les cœurs les plus rebeles. Apres d'autres louanges, qu'il disoit d'vn ton animé d'amour, & de respect. Il fait paroistre quatre grands colliers, pour remercier Onnontio, de ce qu'il les auoit encouragez à combattre genereusement contre leurs nouveaux ennemis de la Nation du chat, & de ce qu'il les auoit exhortez à n'auoir plus iamais de guerre contre les François. Ta voix, dit-il, Onnontio est admirable, de produire en mesme temps dedans mon cœur deux ef-

fets tout contraires, tu m'animes à la guerre, & adoucis mon cœur par des pensées de Paix, tu es & pacifique & grand guerrier, bien faisant à ceux que tu aimes, & terrible à tes ennemis. Nous voulons tous que tu nous aimes, & nous aimerons les François à cause de toy.

Pour conclure ces remerciemens, le Capitaine Onnontaerrhonnon prend la parole. Escoute, Ondesfonk, me dit-il, Cinq Nations entieres te parlent par ma bouche; j'ay dans mon cœur les sentimens de toutes les Nations Iroquoises; & ma langue est fidelle à mon cœur. Tu diras à Onnontio quatre choses, qui est le sommaire de tous nos Conseils.

I. Nous voulons reconnoistre celuy dont tu nous as parlé, qui est le maistre de nos vies, qui nous est inconnu.

84 *Relation de la Nouvelle France,*

2. Le May de toutes nos affaires, est auioird'huy planté à Onnonragé, il vouloit dire que ce seroit dorenauant le lieu des assemblées, & des pourparlers pour la Paix.

3. Nous vous coniuurons de choisir sur les riuages de nostre grand lac, vne place qui vous doie estre auantageuse, pour y bastir vne habitation de François. Mettez vous dans le cœur du pais, puisque vous deuez posseder nostre cœur. Là nous irons nous faire instruire : & de là vous pourrez vous respandre par tout. Ayez pour nous des soins de Peres, & nous aurons pour vous des soumissions d'enfans.

4. Nous sommes engagez dans de nouuelles guerres, Onnontionous y anime. Nous n'aurons plus que des pensées de Paix pour luy.

Ils auoient reserué leurs plus ri-

és années 1653. & 1654. 85

ches presens pour ces quatre dernieres paroles, mais ce que ie puis asseurer, c'est que leur visage parloit plus que leur langue, & que la ioye s'y faisoit voir, avec tant de douceur, que mon cœur en estoit comblé.

Ce qui me paroist de plus aimable en tout cecy, c'est que tous nos Chrestiens Hurons, & les femmes Captiues ont allumé ce feu, qui brulle le cœur des Iroquois. On leur a dit tant de biens de nous, & on leur a parlé si souuent des grands biens de la Foy, qu'ils l'estiment sans la connoistre, & qu'ils nous aiment, dans l'esperance que nous serons pour eux, ce que nous auons esté aux Hurons.

Pour reuenir à la suite du iournal du Pere, L'onzieme iour d'Aoust. Ce ne sont, dit le

86 *Rélation de la Nouvelle France,*
Pere, que des festins, & des ré-
jouissances par tout. Mais la nuit,
il survint vn mal-heur: Le feu s'e-
stant pris en yne cabane, on ne
sçait pas comment, vn vent impe-
tueux porte les flammes sur les au-
tres, & en moins de deux heures,
on en voit plus de vint reduites en
cendre, & le reste du bourg en
danger d'estre consommé. Dieu
nonobstant conserua les esprits
dans la ioye du iour precedent, &
leur cœur aussi calme pour moy,
que si ce malheur ne fust point ar-
riué.

Le 12. Nos captiues Chrestiennes,
voulans se confesser auant mon
depart, me donnerent de l'exerci-
ce; ou plustost le repos que ie sou-
haittois. Je baptizay vne petite
fille de quatre ans, qui se mou-
roit. Je recouray de la main d'vn

de ces barbares, le nouveau réstament du feu Pere Iean de Brebeuf, qu'ils ont fait mourir cruellement, il y a cinq ans, & vn autre petit liuret de deuotion, qui auoit seruy au feu Pere Charles Garnier, qu'ils ont eux-mesme tué, il y a quatre ans; Ces deux Peres estoient en leur Mission, lorsque cette heureuse mort leur arriua, pour recompense des trauaux de plusieurs années, qu'ils auoient saintement employées en toutes ces contrées. Pour moy, qui suis témoin de la sainteté de leur vie, & de la gloire de leur mort, ie feray plus d'estat toute ma vie de ces deux petits liurets, leurs aimables reliques, que si i'auois rencontré quelque mine d'or, ou d'argent.

Le 13. au suiet de l'embrasement arriué, pour suiure la coustume

88 *Relation de la Nouvelle France,*
des amys en pareils rencontres,
ayant conuoqué le conseil, ie leur
fis deux presens pour les consoler.
Et pour ce dessein, au nom d'A-
chiendassé (c'est le nom du su-
perieur general de toutes les Mis-
sions de nostre Compagnie en ces
contrées) Premièrement, ie leur
plantay le premier pieu, pour com-
mencer vne cabane, c'est comme
si en france, on mettoit la premie-
re pierre d'une maison qu'on veut
bastir. Mon second present fut,
pour ietter la premiere escorce qui
deuoit couvrir la cabane. Ce tes-
moignage d'affection les conten-
ta, & trois de leurs Capitaines,
m'en remercierent publique-
ment, par des harangues qu'on ne
croiroit pas pouuoir partir de l'es-
prit de ceux qu'on appelle sauua-
ges.

Le 14. vn ieune Capitaine, qu'ils auoient fait le chef d'vne leuée de dix-huit cents hommes, qui deuoient au plustost partir pour aller en guerre contre la Nation du chat, me presse de le baptiser. Il y auoit quelques iours que ie luy donnois quelque instruction. Et comme ie voulois luy faire estimer cette grace, en la differant à quelque autre voyage: Hé quoy mon frere, me dit-il, si i'ay la Foy dés aujourd'huy, ne puis-ie pas estre Chrestien? as tu du pouuoir sur la mort, pour luy deffendre de m'attaquer auant tes ordres? Les fleches de nos ennemis seront-elles emoussées pour moy? Veux-tu qu'à chaque pas que ie feray dans le combat, ie craigne plus l'enfer que la mort? Si tu ne me baptise, ie seray sans courage, & ie n'osc-

90 *Relation de la Nouvelle France,*
ray aller aux coups. Baptise moy,
car ie veux t'obeir, & ie te donne
ma parole, que ie veux viure &
mourir Chrestien.

Le 15. De grand matin, ie me-
ne mon Catechumene à l'es-
cart, & voyant son cœur sainte-
ment disposé au baptesme, ie luy
donne le nom de mon cher Com-
pagnon de voyage, Iean Baptiste.
Il m'embrasse, & me respand son
cœur avec amour, & me proteste
que Iesus sera toute son esperance,
& son tout.

Cependant on me cherche par-
tout, pour me faire faire mon fe-
stin d'Adieu, tous les considera-
bles, hommes & femmes, estans
inuitez en nostre cabane, en mon
nom, selon la coustume du pais,
afin d'honorer mon depart.

Nous partons en bonne compa-

és années 1653. & 1654.

91

gnie, apres les crys publics des Capitaines, c'est à qui se chargera de nostre petit meuble.

A vne demie lieuë de là, nous trouuons vne troupe d'anciens, tous gents de conseil, qui m'attendoient pour me dire Adieu dans l'esperance de mon retour qu'ils tesmoignent souhaïter avec empressement.

Le 16. Nous arriuons à l'entrée d'un petit lac, dans un grand bassin à demy seché, nous goustons de l'eau d'une source qu'ils n'osent boire, disants qu'il y a dedans un demon qui la rend puante; en ayant gousté, ie trouuay que c'estoit vne fontaine d'eau salée: & en effet nous en fismes du sel, aussi naturel que celuy de la mer; dont nous portós vne môstre à Quebec. Ce lac est tres poissonneux en trui;

91 *Relation de la Nouvelle France,*
tes faulmônées, & autres poissons.

Le 17. Nous entrons dans leur riuere, & à vn quart de lieuë, nous rencontrons à gauche, celle de Sonnontouan, qui grossit celle-cy, elle meine disent-ils, à Onioen, & à Sonnontouan en deux couchées. A trois lieuës de là de tres-beau chemin, nous quittons à la main droite la Riuere d'Onciout, laquelle nous paroist bien profonde. Enfin vne bonnelieuë plus bas, nous rencontrons vne bature qui donne le nom à vn vilage de pescheurs. l'y trouuede nos Chrestiens, & Chrestiennes Huronnes, que ie n'auois pas encore veu. le les confesse avec bien de la satisfaction de part & d'autre.

Le 18, tandis que mes matelots mettent leurs canots en estat, vne de ces bonnes Chrestiennes, me

fit baptizer son enfant de deux ans; afin, disoit-elle, qu'il aille au ciel, avec sa petite sœur autresfois baptisée, que ces gents cy m'ont massacré. J'é baptizay vn autre petit innocent qui haletoit à la mort.

Le 19. Nous aduançons chemin, sur la mesme Riuere, qui est d'vne belle largeur, & profonde partout; a la reserue de quelques batoures, où il faut se mettre en l'au, & traïner le canot, crainte que les roches ne le brisent.

Le 20. Nous arriuons au grand lac, Ontario, appellé le lac des Iroquois,

Le 21. Ce lac est en furie, à cause de la rage des vents, apres vn orage de pluie.

Le 22. Costoyans doucement les riués de ce grand lac, mes matelots tuent d'vn coup de fusil vn grand

94 *Relation de la Nouvelle France,*
Cerf. Nous nous contentons de
leur voir faire leurs grillades mon
compagnon & moy, estant Same-
dy, iour d'abstinence pour nous.

Le 23. Nous arriuons au lieu
qu'on nous destine pour nostre
maison, & pour vne habitation
Françoise. Ce sont des prairies ra-
uissantes, bonne pesche, vn abord
de toutes les Nations. Là i'y trou-
uay de nouveaux Chrestiens, qui
se confessèrent, & qui me donne-
rent de la deuotion dans leurs sen-
timens de Pieté.

Le 24. & le 25. le vent nous ayant
arresté, le 26. nos matelots, s'estant
embarquez deuant que la tempe-
ste fust appaisée, vn de nos canots
s'entrouurit, & nous pensames être
abyfmez; mais enfin nous nous ier-
tames dans vne isle, & là nous nous
rechasmes tout à loisir.

ès années 1653. & 1654. 95

Le 27. sur le soir, vn petit calme nous donne temps pour regagner la terre ferme.

Le 28 & le 29. La chasse arreste mes matelots, qui sont en la meilleure humeur du monde: car la chair est le Paradis d'vn homme de chair.

Le 30. & le dernier du mois d'Aoust, la pluye & le vent incommodent beaucoup de pauures voyageurs, qui ayans trauaillé le iour, sont mal menez toute la nuit.

Le premier iour de Septembre, ia, mais ie ne vy tant de bestes-fauues mais nous n'auions pas enuie de chasser, mon cōpagnō en tuë trois quasi malgré luy; quel dommage, car nous laissasmes là toute la venaison, à la reserue des peaux, & de quelques morceaux plus delicats.

Le deuxiesme du mois, faisans

96 *Relation de la Nouvelle France,*
chemin sur de grandes prairies ;
nous voyons en diuers endroits de
grands troupeaux de bœufs & de
vaches sauvages, leurs cornes sont
en quelque façon approchantes
des rameures d'un cerf.

Le 3. & le 4. Nostre chasse ne nous
quitte point, il semble que le gi-
bier & la venaison nous suit par-
tout. Des bades de vingt vaches se
jettent à l'eau, quasi pour nous ve-
nir au rencontre, on en tuë à coups
de hache en se iouant.

Le 5. Nous faisons en vn iour le
chemin, qui nous auoit arrestez
deux grandes iournées montant
par des rapides & par des brisans.

Le 6. Nostre fault S. Louis fait
peur à mes gents. Ils me mettent
à terre quatre lieuës au dessus de
l'habitation de Montreal, & Dieu
me donne assez de forces pour ar-
riuer

és années 1653. & 1654. 97

riuer auant midy, & celebrer la Sainte Messe, dont i'auois esté priué durant tout mon voyage.

Le 7. le passe outre, & descend pour les trois Riuieres, où mes matelots desirent aller.

Nous n'arriuasmes à Quebec, que l'onzième iour du mois de Septembre de cette année 1654.

CHAPITRE VIII.

Dessin pris d'aller au Printemps de l'année prochaine commencer une habitation dans le grand Lac des Iroquois, & d'y faire une Mission pour tous ces peuples.

IL n'appartient qu'à Dieu de tirer la lumiere du milieu des tenebres, & de faire naistre de l'aigreur de la guerre & de la trahison, la douceur de la Paix & de

G

98 *Relation de la Nouvelle France,*
l'amour: en vn mot de faire toutes choses, du neant; de produire au milieu du desespoir vne douce esperance.

Nous auons souhaité de tout temps le Salut de nos ennemis, lors mesme que leur cruauté s'opposoit au salut de toutes ces contrées. C'est leur fureur qui a desolé les pais des Nations Algonquines, & Hurones, en mesme temps qu'ils auoient commencé de faire vn Peuple tout Chrestien: Ils ont bruslé cruellement & les pasteurs, & le troupeau: Mais enfin le sang des martyrs s'est fait entendre dans le ciel: & nous nous voyons appellez pour annoncer la Foy, par ces cruels Barbares, qui sembloient n'estre au monde que pour s'y opposer. En vn mot, les Iroquois nous pressent de les aller instrui-

re; & ils demandent avec instance, qu'on aille bastir sur leur Lac vne habitation de François, qui leur serue d'azile, & qui soit vn lien de paix entre eux & nous.

Après auoir veu leurs poursuites, leurs Ambassades & leurs presents pour cet effet: & les plus sages des François ayans iugé d'ailleurs, que c'estoit l'vnique moyen de former vne Paix veritable avec ces Nations Infideles: Monsieur nostre Gouverneur s'est heureusement veu obligé, de leur accorder leurs desirs, & les nostres.

Cette parole leur en ayant esté donnée pour le Printemps prochain, leur cœur n'a pû se comprendre de ioye, leur visage nous a parlé plus que leur langue, & Dieu nous a fait esperer qu'il ti-

100 *Relation de la Nouvelle France,*
reroit sa gloire, & nostre bien, du
costé de nos ennemys, *salutem ex*
inimicis nostris.

N'y eust-il que les Enfans à bap-
teiser, qui meurent tous les iours
sans baptesme, c'est vn gain asseu-
ré pour le ciel, qui vaut plus que
dix mille vies, n'y eust-il que le se-
cours qu'attend de nous vne Egli-
se Captiue, y ayant plus de mille
Chrestiens, hommes & femmes
Huronnes, qui n'y ont pas perdu
leur foy, apres auoir perdu leur
pais, & leur liberté; leurs parens,
& leur vie; nous serions obligez,
estans leur Anges tutelaires, de
passer à trauers les flammes, pour
leur tendre les mains, & pour les
conduire au ciel. Mais puisque
Dieu nous donne occasion d'esper-
er quelque chose de plus auanta-
geux pour sa gloire, que tout cela;

& que mesme les Infideles nous coniuurent de les vouloir rendre Chrestiens; il n'est pas en nostre pouuoir de leur refuser cette grace, à moins que d'estre infideles nous-mesmes à la grace de Dieu.

Monsieur nostre Gouverneur voyant cette porte ouuerte au cours de l'Euangile, & ce moien si important, & l'ynique qui nous paroisse pour conseruer la Paix; a desia donné Commission à vne personne de merite, pour commander cette nouvelle habitation. Nos François, à l'enuy l'vn del'autre, se presentent de tous costez, pour se ioindre de la partie, & le zele dans lequel on s'y porte, nous fait assez connoistre, que Dieu y opere plus que nous

Les Iroquois viendront eux-mes-

102 *Relation de la Nouvelle France,*
mes nous querir dans leurs grands
canots, apres que les neges, & les
glaces seront fondus. Ils nous
doiuent amener de leurs filles en
ostage, que les Meres Ursulines re-
cueilliront avec amour, en leur
maison de charité, pour en faire
autant de Chrestiennes. Le Pere
Simon le Moine est pour retour-
ner dez cet automne, afin d'yuer-
ner avec eux, & aduancer toûjours
d'autant les affaires de Dieu, & la
conuersion de ces peuples.

Le lieu qu'il nous ont destiné
pour cette habitation nouvelle,
est sur le grand lac des Iroquois,
qui se respandent du costé du mi-
dy. Le costé du Septentrion, ti-
rant vers l'occident, est l'ancien
païs des Hurons, & le plus court
chemin, pour entretenir le com-
merce & de la foy, & du negoce

avec quantité de Nations tres peuplées, qui nous sont alliées de tout temps, & qui ont quantité d'alliances, avec d'autres Nations plus esloignées; dont quelques-unes ont desia des commencemens de la Foy, & toutes sont pour la recevoir quelque iour, puis qu'il faut que Iesus-Christ soit enfin adoré par toutes les nations du monde.

Le peu d'ouuriers que nous sommes, pour vn pais si estendu, fait que nous leuons les mains au ciel, pour demander secours: Quiconque aime sa vie, de l'amour qu'il la faut aimer, & la veut perdre saintement, trouuerra dans ces Missions abandonnées les desirs de son cœur.

CHAPITRE IX.

*Estat de la Colonie Huronne
dans l'Isle d'Or-
leans.*

QUand nous quittasmes les Hurons , l'année 1650. le pais estant desolé par la cruauté des Iroquois : nostre veü fut qu'amenant avec nous les familles Chrestiennes , qui pourroient nous accompagner , nous sauuerions du moins quelques restes d'vn peuple que Dieu auoit appelé à la Foy, qui seruiroit vn iour de seméce, pour repeupler le Christianisme en toutes ces contrées, Ceux qui se dissipèrent ailleurs, ont trouué la mort qu'ils fuyoient, la plus grande part n'ayans pû s'escarter si loin de la fureur des Iro-

quois, qu'ils n'ayent esté comme autant de victimes, les vns brulés cruellement, les autres tuez sur la place, ou emmenez captifs, & mesme il est arriué que plusieurs se sont massacrez les vns les autres, apres s'estre sauuez de l'ennemy; n'y ayant plus entre-eux aucune forme de Republique, ny mesme aucune societé de vie; chacun se pouruoyant comme il pouuoit, & les plus forts opprimans les plus foibles, pour voler le peu qu'ils auoient.

Ceux qui nous ont suiuy, ont trouué avec nous le salut de l'ame & du corps. Pour les fixer en vn lieu arresté (les Hurons n'estans pas vne Nation errante) on leur assigna vn departement separé des François, dans l'isle d'Orleans, à la vouë de Quebec, enuiron deux

106 *Relation de la Nouvelle France,*
lieuës au deffous. Il fallut les nour-
rir, hommes, & enfans, les deux
premieres années, il fallut leur ba-
stir vne Eglise, & vn reduit pour
les tenir en assurance, contre les
incurfions des Iroquois, dont la
crainte les fuiuoit par tout: il a fallu
leur fournir des chaudières, & des
haches, & même de quoy se couvrir
à la plus grande part des familles.
Nous auons esté obligez de con-
tinuer cette depense, pour quan-
tité de pauures, de malades, & de
personnes inualides: en vn mot,
nous leur seruons de Peres, de
Meres & de tout.

Les frais vont à l'excez pour le
nombre de cinq à six cens person-
nes, mais la Charité des saintes
ames qui ont voulu contribuer à
ce grand entretien, est encore plus
excessiue. Leur modestie retient

ma plume, & ne me permet pas de les nommer; ils se contentent que leur nom soit escrit dans le liure de vie, & sans doute qu'il sera immortel.

La deuotion, & la foy regnent dans ce petit reduit, outre les prieres qu'un chacun fait en particulier, soir & matin dans sa cabane, ils assistent aux Prieres publiques qui se font en l'Eglise, à peine distingue-t'on les iours ouurables, des Dimanches & des Festes, sinon par la frequencé des Communions, que l'on fait en ceux-cy, & par le Chapelet, que l'on vient reciter sur iour, qu'ils disent hautement à deux chœurs, on la place des Vespres.

L'ordre de venir aux Prieres, est distingué par trois diuers sons de Cloche. Le premier appelle ceux

108 *Relation de la Nouvelle France,*
de la Congregation, l'élite des
Chrestiens. Le second coup est
pour les autres. Le troisieme,
pour les enfans, au dessous de qua-
torze à quinze ans; qui se diuisent
en deux bandes, les garçons d'un
costé, & les filles d'un autre. Leur
modestie, & leur deuotion feroit
rougir beaucoup de François.

Sortant de la Chapelle, les en-
fans entrent en nostre cour, diui-
sez derechef en deux bandes, on
leur fait vn petit Catechisme.
Ceux qui respondent bien, ga-
gnent quelque chose pour leur
desieuner. Si quelque enfant auoit
commis quelque immodestie du-
rant les Prieres, tant luy, que ses
compagnons, sont priuez ce iour
là, des faueurs ordinaires. Le
mesme arrive aux filles, quand
quelqu'une d'elles manque à son

devoir dans la Chapelle. Cela les retient puissamment, leurs compagnons ou leurs compagnes leur en faisans reproche, qui leur tient lieu d'une tres-grande punition.

La beauté de leur voix est rare par excellence, particulièrement des filles. On leur a composé des Cantiques Hurons, sur l'air des Hymnes de l'Eglise, elles les chantent à rair. C'est une sainte consolation, qui n'a rien de la barbarie, que d'entendre les champs & les bois resonner si melodieusement des loüanges de Dieu, au milieu d'un pays, qu'il n'y a pas long-temps qu'on appelloit barbare.

Autresfois c'estoit une superstition, qui nous a bien donné de la peine à combattre, de chanter

116 *Relation de la Nouvelle France,*
aupres des malades, inuoquant les
demons de la maladie, pour ap-
paifer leur mal. Maintenant cette
coustume s'est tournée en vraye
deuotion. On fait venir les filles
musciennes, dans la cabane des
malades, pour y chanter les louan-
ges de Dieu.

Vne d'entre elles estant aux abois
de la mort, pouffoit si doucement
ces hymnes, d'un visage si plein de
ioye, que celuy de nos Peres qui
luy vit rendre l'ame, quasi en mes-
me tēps qu'elle acheuoit les sacrez
nōs de Iesus, & de Marie, ne doute
point qu'ils ne fussent en son cœur,
& qu'ils ne le remplissent mainte-
nant des douceurs de l'Eternité.
C'estoit vne maladie, & longue
& douloureuse, qu'elle souffroit
d'un courage digne d'un vray
Chrestien, sans se plaindre, sans

és années 1653. & 1654. . xii

demander la guérison; mais disant cent & cent fois le iour: Iesus voit bien ce qui m'est bon, Iesus m'aime, & il sçait bien que ie le veux aimer. Il voit que ie souffre beaucoup, ie veux souffrir, puis qu'il le veut. Iesus seul est le grand maistre de nos vies, il doit luy seul estre obeï.

Leurs songes estoient autresfois le Dieu de leur cœur, maintenant Dieu est dans leurs songes: car la plus part n'en ont point d'autres, sinon de Dieu & du Paradis, & de l'Enfer, & des Anges, qui les inuitent en songe, à venir à eux dans le ciel.

Vn ieune homme malade à l'extrémité, vit approcher auprès de soy (il ne sçait si c'est en songe, ou non:) vn enfant d'une rare beauté, qui le regardant d'un

112 *Relation de la Nouvelle France,*
œil d'amour, & luy inspirant dans
le cœur des sentimens de deuotiō,
plus doux qu'il n'auoit iamais res-
senty, forma sur luy le signe de la
Croix, & luy rendit à l'heure mes-
me vne santé parfaite. Il iugea
lors, & il le croit encore, que ce
soit son Ange gardien. Nous n'en
sçauons pas dauantage: mais nous
sçauons bien que les Anges ne
trouuent point de difference, en-
tre les Ames des Sauvages, & les
nostres.

La mort d'vne pecheresse con-
uertie dans la maladie me paroist
encore plus aimable, que ne fut
cette guerison. Cette femme
estant tombée malade, fut incon-
tinent aduertie par vne sienne
sœur, excellente Chrestienne, de
se preparer à la mort, par vne bon-
ne confession, & dire au plus fort
de

de son mal, Iesus ayez pitié de moy
ie souffre, puisque vous le voulez:
mon peché l'a bien merité. La ma-
lade obeit, Dieu luy ayant tou-
ché le cœur, en ce melme mo-
ment elle ennoye querir vn de
nos Peres, luy descouure tous ses
pechez avec douleur, & repete
sans lassitude cent & cent fois,
avec plaisir, la petite priere que
l'on luy auoit enseignée. Chaque
fois qu'elle voit le Pere, mes pe-
chez, luy dit-elle, sont tousiours
deuant moy, ie ne puis assez les
pleurer. Dieu me les a t'il pardon-
nés? enfin la huitaine acheuée;
Mon cœur, dit-elle au Pere, est
maintenant en Paix, j'espere en la
bonté de Iesus, qu'il me fera mise-
ricorde; il m'a pardonné mes pe-
chez & ie verray bien-tost, ma
petite Virgule dans le ciel. Dez le

114 *Relation de la Nouvelle France,*
jour mesme, elle rendir son ame à
Dieu, avec des joyes qui ne sont
pas conceuables, sinon à vn cœur
vrayement remply des esperances
du Paradis.

Cette petite Vrsule estoit vne
sienna fille d'environ neuf ans,
qui estoit morte fort peu aupara-
uant, prononçant iusqu'au der-
nier souspir, Iesus ayez pitié de
moy.

CHAPITRE X.

*De la premiere Congregation de
Nostre Dame parmy les
Sauuages.*

CE qui a le plus aidé à mettre
l'esprit de ferueur dans cette
Colonie Huronne, c'est la Deuo-
tion qu'ils ont pris cette derniere
année, pour honorer la Vierge.

Nos Peres, qui en ont le soin, pour les y animer dauantage, ont fait vne Congregation, où ils n'admettent que ceux, & celles, qui sont d'vne vie exemplaire, & qui par leur vertu se rendent dignes de cette grace.

Du commencement cette Congregation n'estoit que de dix, & douze personnes; qui rallumerent leur ferueur, se voyans choisis par preference aux autres, & obligez de remplir la dignité de ce beau nom, **SERVITEUR DE LA VIERGE.**

La plus part s'en voyans exclus, taschent de s'en rendre dignes: ils demandent humblement à nos Peres, ce qu'on trouue à redire en eux, qu'ils sont prests de s'en corriger, qu'ils veulent estre enfans de Marie, ou mourir en la peine.

On leur dit à chacun leurs defauts, à l'vn, qu'il est negligent aux prieres publiques; à l'autre qu'il n'a pas assez de soin de mettre en sa famille, l'esprit de Dieu; à vne femme, qu'elle est trop prompte à la colere: a vn autre, qu'elle est meditante, & que par ses rapports elle met souuent la diuision dans les familles. Le bon est, que la plupart, en peu de temps, changent tellement de vie, que nos Peres sont obligez de mois en mois, d'en receuoir vn grand nombre, qui le meritent. Ils y entrent avec des ioyes inconceuables, dans l'esperance qu'ils conçoient, qu'estre digne enfant de la Vierge, c'est estre comme assure de son salut.

Les Dimanches & les festes, ils s'assemblent dez le point du iour.

Au lieu de l'office de la sainte Vierge, qu'ils ne peuvent pas reciter, ils disent leur chapelet à deux chœurs, les hommes d'un costé, & les femmes de l'autre, qui sont en plus grand nombre, & ie puis dire en verité que parmy les sauuages, aussi bien qu'au reste du monde, c'est le sexe deuot. Leur assemblee est d'environ vne heure; car à la fin de chaque dixaine du chapellet, ils font vne pause en silence, où le Pere leur dit vn mot d'exhortation: & souuent le prefect de la Congregation, qu'ils ont choisi eux-mesmes, & bien choisy: car en effet, c'est vn Chrestien d'une rare vertu, & remply d'un saint zele. Apres la premiere dixaine, il les exhorte a prier avec attention, & se resouuenir que la Sainte Vierge les voit. En suite d'une autre di-

118 *Relation de la Nouvelle France,*
xaine, il leur dit que le vray culte de la Vierge, c'est d'auoir le peché en horreur, & qu'il faut que ce soit par là, qu'on reconnoisse les enfans de Marie. Vne autre fois il leur dit, que ce qui console la Vierge, c'est lors qu'elle voit qu'estans sortis de la chapelle, ils ne s'oublient pas d'elle, & que sans cesse, ils luy disent du profond du cœur, sainte Vierge ie veux vous seruir, en suite d'une autre dixaine: Mes freres, leur dit il, quand nous sommes tentez, c'est alors que vrayement la sainte Vierge voit ceux qui ont du respect & de l'amour pour elle. Disons luy dans la tentation, Sainte Vierge c'est vostre Fils Iesus que j'aime, plus que ce plaisir qui me tente. Si la tentation continuë, continuons à luy dire le mesme: quiconque ai-

me Iesus, n'aime pas le peché.

Cette premiere assemblée du matin, n'est qu'une disposition pour la messe, qui se dit sur le haut du iour, où plusieurs Communient, avec des tendresses, qui nous font voir que Iesus est le Dieu des sauvages, aussi bien que le nostre. Le Gloria in excelsis, le Credo, le Pater, tout se chante par nos musiciens & musiciennes innocens, en langue Huronne, sur le mesme chant de l'Eglise, non pas qu'ils chantent la messe : mais ils chantent pendant la messe, ces hymnes & ces saintes prieres.

Sur le midy, ils se rassemblent pour le sermon, & pour le chapellet qui se dit encor à deux chœurs, comme le matin, meslant à la fin de chaque dixaine, le chant des hymnes de l'Eglise, où ces bons sau-

120 *Relation de la Nouvelle France,*
uages reçoient, & donnent beau-
coup de deuotion.

Le soir, proche de la nuit, on s'as-
semble pour vn salut: où se chan-
tent les Litanies de Iesus, ou celles
de la Vierge, & quelques motets
Hurons, en l'honneur du saint sa-
crement.

L'ambition des Congregani-
stés, c'est d'estre irreprochables en
leurs mœurs, & c'est en quoy Dieu
les benit. Les ieunes filles & fem-
mes, sont quasi à couuert de la
tentation, dez qu'elles ont pû ob-
tenir d'estre de la Congregation:
Elle est fille de Marie, dira-t'on à
vn debauché, c'est à dire, qu'il n'a
rien à esperer de ce costé là. Je suis
fille de la sainte Vierge, disent-
elles pour toute responce, à quicon-
que a le front de leur porter vne
mauuaise parole.

En effet, c'est vne chose rauissant de voir la tendresse, & la pureté de leur conscience, dans la liberté qu'elles auroient de pecher, si la crainte de Dieu n'estoit plus forte dans leur cœur, que ne peut estre vne coustume inueterée en vn pais depuis quatre mille ans, qui leur permettoit en cela, tout ce que le plaisir agrée.

Le pardon des iniures, est vne marque des plus certaines de l'amour de Dieu en vn cœur. Vne mere voyant son fils vnique, battu avec outrage, & blessé grieuement par vne femme, que la passion auoit emporté dans l'excez: quoy que le sang dont cét enfant estoit couuert, l'emeust à la vengeance, qui luy estoit faite, va trouuer en pleurant le Pere qui gouverne la conscience. Je te prie, luy dit-elle, viens avec moy dans

122 *Relation de la Nouvelle France,*
la chapelle de Marie: mon cœur
voudroit estre meschant ; mais tu
nous apprends que la Vierge n'ai-
me que la douceur: tu nous as dit
qu'elle a veu crucifier son fils,
qu'elle a pleuré dans ses douleurs;
mais que ses larmes parloient à
Dieu, aussi bien que son cœur, &
qu'en mesme temps elle pardon-
noit à ses ennemis. Je pleure l'ou-
trage fait à mon fils ; mais ie veux
que mes larmes soient semblables
à celles de Marie, ie pardonne de
tout mon cœur à celle qui m'a of-
fensé.

Sortans de la chapelle , ils font
rencontre de la tante de l'enfant
blessé, qui au bruit de ce qui estoit
arriué en la personne de son nep-
ueu, auoit esté avec escorte pour
se vanger de cette iniure ; Vne
bonne Chrestienne la voyant de-
dans l'emotion; hé quoy, ma sœur,

luy dit-elle, tu t'oublies donc que tu es fille de la Vierge, & que la vangeance d'un bon Chrestien, c'est de pardonner les iniures? Va t'en trouver le Pere, & qu'il te guerisse l'esprit. Ceste tante venoit pour trouver cette guerison : mais elle estoit desia guerie, puis qu'elle le vouloit estre. C'est la sainte Vierge qui fait dans les ames ces changemens, qui ne sont point des ouvrages de la nature.

Vne autre Mere voyant mourir vne fille qu'elle aimoit tendrement, sainte Vierge, luy disoit-elle, i'estois inconsolable par le passé, quand quelqu'un de mes proches mouroit ; mais depuis que ie suis vostre fille, & que ie sçais que pour vous agreer, il faut vouloir ce que Dieu veut, ie suis contente de voir mourrir mon cher enfant,

114 *Relation de la Nouvelle France,*
ie n'ay plus besoin d'autre consolation, sinon que vous estes ma mere, & que ie seray vostre fille, pourueu que ie dise à Iesus que ie trouue bon ce qu'il fait.

La grace, que demandent sur toutes autres choses, ces bons Congreganistes, c'est celle d'une heureuse mort, & c'est celle que la sainte Vierge leur a donné iufques à maintenant, plusieurs estans morts cette année.

La premiere fut vne ieune femme d'environ trente ans: Se voyant accueillie d'une pleuresie qui courroit, elle va dans la Chappelle de Notre-Dame, elle s'y confesse avec tant de larmes, & de sanglots que le Pere qui l'entendoit en confession, m'a assuré, n'auoir iamais esté si touché en sa vie, qu'il le fut cette fois la. Elle entend vne Mes-

és années 1653. & 1654. 125

se entiere à deux genoux, nonobstant l'excez de sa douleur. Le n'en puis plus, dit-elle en sortant; mais puis qu'il faut mourir, ie veux mourir en honorant la Vierge. Sus iour, vn de nos Peres la va voir, il la trouua disant son chapelet: Ma sœur luy dit le Pere, contente toy de parler en ton cœur à Dieu, & de luy dire qu'il ayt pitié de toy. Ouy bien, dit elle, ie le diray sans cesse, car ie ne puis songer qu'à luy. En effet elle auoit tousiours cette courte priere au cœur, & souuent en la bouche; mais lors que la vehemence du mal relaschoit quelque peu, elle reprenoit son chapelet & disoit que cette priere luy sembloit plus douce, & plus aimable que toutes les autres.

Durant tout le cours de sa mala-

126 *Relation de la Nouvelle France,*
die, jamais elle ne nous demanda
aucun soulagement pour son
corps; toutes les pensées n'estoiēt
que pour son ame: elle ne vouloit,
& ne pouuoit quasi entendre par-
ler d'autre discours. Quand mes-
me nous l'intreroigiōs de son mal:
Mon frere, disoit elle, ne te mets
pas en peine de ce corps languif-
sant qui doit pourrir; mais parle
moy de Dieu, car cela seul est ce qui
me console; Au moindre mot
qu'on luy peust suggerer de quel-
que courte priere, elle l'ampli-
fioit d'elle mesme & nous ra-
uissoit des sentimens de Pieté
qu'elle monstroit.

Au mesme temps que celle-cy
estoit malade, sa Mere, vne an-
cienne Chrestienne, l'estoit aussi,
couchée vis à vis d'elle, qui mou-
rut fort peu de iours apres. Cette

pauvre fille mourante encourageoit sa mère, à supporter avec amour les douleurs de la maladie, & à attendre avec ioye les moments de la mort. La mere nous assura que nuit & iour cette bonne fille ne cessoit de prier Dieu, & qu'une fois entre autres, apres auoir souuent reiteré cette priere, Iesus ayez pitié de moy, menez moy dans le ciel à l'heure de ma mort; qu'elle s'estoit escriée, Voila Iesus qui vient ayant pitié de moy. O que vous estes beau, mon bon Iesus, ie vous red grace, vous aurez d'oc pitié de moy: menés moy d'oc au ciel, puis que ie vais mourir.

Vn de nos Peres suruenant la dessus, & la voyant proche de la mort, luy mit son Crucifix en main, luy suggerant quelques courtes prieres, mais cette heureuse agonisan-

128 *Relation de la Nouvelle France,*
te, ne se contentant pas de si peu,
continua d'elle-mesme à apostro-
pher Iesus crucifié, avec des sen-
timés si affectueux qu'elle tira des
larmes des yeux de ce bon Pere qui
l'assistoit. C'est done, ô bon Iesus,
luy disoit-elle, pour vne pauvre
gueuse, comme moy, que vous, le
maistre de nos vies, avez souffert
d'estre crucifié en la façon que ie
vous voy! Ce sont mes pechez, ô
Iesus, qui vous ont dechiré tout
le corps! O malheureux peché! ô
malheureuse pecheresse! maudits
pechez qui avez fait des playes si
cruelles aux pieds, & aux mains de
Iesus. Pourquoi vous ay-ie iamais
donné entrée dedans mon cœur?
O Iesus mort, pour mes pechez!
que ne meurs-ie de douleur, de
vous auoir si souuent offensé.

Sa deuotion luy donne du cou-
rage,

rage, elle reprend ses forces, elle se leue sur son seant, pour l'adorer avec plus de respect, puis se recouche sur sa pauvre escorce. A peine le Pere estoit fortty à quatre pas de la cabane, ne la croyant pas si proche encore de la mort qu'elle expira. Voila sans doute vne mort precieuse aux yeux de Dieu. Ce sont là les premices des fruits qu'a produit pour le ciel, la Congregation de la Vierge. Cette femme se nommoit Magdelene Andorons.

Le second de ceux que Dieu à appellé à soy, est vn ieune-homme d'environ 36. ans, nommé Armand, qui depuis 17. ans, ne s'estoit iamais dementy des promesses de son baptesme; mais depuis l'établissement de la Cōgregation, il auoit redoublé ses ferueurs. tous les iours il entendoit deux Messes,

190 *Relation de la Nouvelle France,*
quelque rigueur du froid qu'il fist
au plus fort de l'hyuer, il les en-
rendoit les mains jointes, les deux
genoux rous nuds en terre, dans vn
respect de deuotion qui n'auoit
rien de fauage. Ses prieres finies,
il alloit trauailler en son champ,
soit pour abbatre la forest voisi-
ne, soit pour brusler les arbres, &
rendre la terre labourable, qui est
vn travail tres penible. Le peu de
repos qu'il prenoit de temps en
temps, il l'employoit à dire son
chapelet, souuent cinq & six en vn
iour.

Estant tombé malade, il desira
d'estre porté à l'hospital pour y
estre assisté des saintes filles; (c'est
ainsi que nos Hurons appellent
les Religieuses) elles le recoient
auec amour, ces bonnes Metes ne
sont que charité, non seulement

pour es malades, mais pour tous les sauvages. Sa maladie ne sembloit riē, & au bout de trois iours, il parloit de sortir. Le lendemain matin, il sent vñ violent mal de teste, il fait appeler vn de nos Peres de langue Huróne, qui connoissoit son cœur, depuis long temps. Il faut; Mon frere, luy dit-il, que tu me disposes à mourir. Confesse moy, car ie sens bien que le temps en approche. Il se confesse avec loisir, & avec des sentimens de componction, au dessus de ce que r'en puis dire. Oüy, mon frere, ie croy, disoit-il. Iesus qui voit mon cœur, void bien que ie suis fâché de ne l'auoir pas seruy fidelement. Il m'a fait bien des graces; mais celle-cy est la plus grande, que ie me voy mourir Chrestien, ie ne regrette point la vie, & ne crains

132 *Relation de la Nouvelle France,*
point la mort, puisque Iesus aura
pitié de moy. A peine auoit-il
acheué, que la violence de son mal
luy fait perdre le iugement; mais
dans tous ses delires, il ne parle
rien que de Dieu: en peu de temps
il expira, ayant receu l'extreme-
onction.

Sa veufue, nommée Felicité, lors-
que i'escris cecy, est aux abois par
vn effort d'amour de Dieu, ou du
moins, par les efforts d'vne victoi-
re digne d'vne ame vrayement
Chrestienne. Il n'y a que deux iours
qu'il est icy arriué vn canot, en-
voyé expres des trois Riuieres
pour l'inuiter d'aller voir vn sien
frere unique, naturalisé parmy les
Iroquois, qui y sont abordez, ce
frere souhaite de luy parler, & elle
a tousiours eu pour luy vne tendre
affection. Cette nouvelle dez son

abord la transporta de ioye, & luy fit prendre le dessein de faire ce voyage. Comme elle estoit sur le point de partir, & que le canot estoit desia mis à l'eau, nos Peres ont crainte que son frere ne l'emmene avec luy, dans le pais des Iroquois où il retourne; & que là son innocence, & son salut ne se trouue en danger. Mes freres, respond-elle, ne craignez point pour moy. Dieu me conseruera la foy, & en suite l'innocence que ie luy ay promise, receuant le baptesme. Il est vray que mon frere a bien du pouuoir sur mon cœur; mais Iesus en a dauantage. Nos Peres luy remonstrent doucement le danger de succomber à vne tentation, qui paroist innocente, de suiure vn frere qu'elle a toujours aimé, & ils luy disent, que si vraye-

34 *Relation de la Nouvelle France,*
ment elle aime Dieu, elle luy doit
offrir ces violents desirs, qu'elle a
de le reuoir, & qu'il faut qu'en ce-
la, elle se vainque soy-mesme,
puis qu'il y va de son salut. Est-il
vray, respond-elle, que pour aimer
Iesus, il faille demeurer icy? La na-
ture a beau dire, mō cœur a beau le
desirer, mes yeux ne verront point
ce frere que i'ay tant souhaitté. La
dessus ses yeux fōdent en larmes.
Non, non, dit-elle, mon voyage ne
se fera point, quoy que i'en deuf-
se estre au mourir. Chose estrange
l'effort de ce cōbat de la nature &
de la grace est si puissant sur elle,
qu'elle en tōbe en vne pamoison,
qui la tient pres de vingt quatre
heures, entierement priuée des
sens, & en grand danger de mou-
rir. Quoy qu'il en soit, c'est vne
marque que les cœurs des fauua-

ges ne sont pas insensibles aux
mouuemens de Dieu, & que la foy
les eleue aussi bien que nous, au
dessus des sentimens de la nature.

Pour finir ce chapitre, qui n'au-
roit point de fin, si ie raportoie la
centiesme partie de ce que Dieu
fait dans leurs cœurs, le diray que
ces bons Congreganistes, ont pris
vne sainte pratique tous les Di-
manches, de faire vn petit present
à la Vierge, chacun d'autant de
grains de Porcelene, qu'ils ont dit
sur la semaine de chapelets, le
nombre va quelques fois iusq' à
sept & huit cens de ces grains, qui
sont les perles du pais, leur deuo-
tion les a porté à en faire quelques
colliers, en espee de broderie, où
mellant les grains de porcelene
violette, avec des blancs, ils escri-
uent ce qu'ils desirent dire en

136 *Relation de la Nouvelle France,*
l'honneur de la Vietge.

Ils ont fait côme vn *fisque public*, composé de leur paupreté, ie veux dire de leurs petits presens, dont ils se seruent pour secourir les pauprés, avec vne pieté toute aimable. nous les aidons à l'augmentation de ce petit thresor, y ayant appliqué quelques aumosnes venues de France, & entre autres, vne Charité de Messieurs de la Congregation de la maison professée à Paris.

Ces bons Hurons Congreganistes, s'estans assemblez depuis peu, pour leur en faire vn remerciement à leur mode, leur ont destiné vn collier, où sont escrits ces mots, en porcelene noire, sur vn fond de porcelene blanche. *Aue Maria gratia plena*, & ils m'ont prié d'accompagner ce present de leur de-

uotion, d'une lettre que i'ay escrite
en leur nom; sur de l'escorce de
bouleau, qui tient lieu de papier,
dont voicy la teneur.

*Asataken te essinnonron ksan-
nionk atoen asat*

ENnnhiek srochen ata atias
endecontera aasenhon aiasa-
chienda en Marie Iesus hondven
rohaone staasaroni aasenhaon on-
dechaseti ondikioksi chiach otio-
kvato eri dia enk aondioura on
Ato en Iesus hechienda Skendiunra
toxa stan onek te rehonnrak sario
ierhe a echiendaen; onxiatendo-
tondi a asen kvario hatindore da-
athatori hvannene (isa restir) da
ak onachiendaenk te andakvateri
isa echien Skvahenton endi echi-
en eetfiennonstoen Iesus hondven

138 *Relation de la Nouvelle France,*
te 40 annra d'cesact, onde skvan-
di onrantrahyi stan te skvannon-
kona bora onne io ennhaz ontaf-
kouentenrihatie ate o, ennhac
stan iesta eskvannontenk onde ati
onstres ti onshachen ionsen
stan ina iaχinnont de varie aeocta-
yen, chia aovenhaon stante hotie-
fexas, isondakisannen, nien aa-
konannonhæ Iesus hondyen,
aiaχcharon ʒo on nonkvarota on-
de hasten. ahiatonkyi doki Aron-
hia, eronnon te onnonronkʒani-
onti vario ʒo ʒo ionnonkvarotahe
dacoeharonniati ti arenlaenonva-
renso trahyi trudi stontaataton.
Tsiharaenχsasafken varie stihon
χondcesachien daentakya de ven-
dar esfiaskannhadela averhedufen
te avachiendaenk ti onachienda-
puk : acri te onvandiontyarie
aionva hetfaronhens d'Jesus hena

afonvandiencrontraak diaxachien-
 daen, isa de erfoneskxen, 7o ioti
 nonionhsa onioneskxandik onne
 skxahvichenion ti skxachiendoek.
 Onve d'hoenxvi haoneskxandik
 onneaveti hondoiari sene hondi,
 onrachen d'afon te iatendvcohie-
 docha. isa de skachiendaenk varie
 daakaroëna 7o ioti te skvaannia da
 at ondvtfasaftis ondorari de, aron-
 hiae exatchvaten, endi te onvan-
 diont 7o ioti te onva, anna docha,
 onde ichienochiensennik. Te ato
 en te skvaannonhs varie herfihet-
 faron d'lesxs a han doierifern era-
 veti de varie oenxvi aioneskxen.
 Taxatrendaenhas de skxarenserrak
 varie orensa xen eetfiatrendaen-
 daenhas densanenfotrakendi. kxa-
 taxen onne i, en, a, enrhon onva
 en afci onne d'lesxs hondxen 7oio-
 ri de tfonhsa skxanasti. On van-

140. *Relation de la Nouvelle France,*
nonhse, din nendi asannonhse.
Onneſo i, arihyetfi de Hechon
ſavarchotrahindi roſtyen, ſchia-
ton, vade arati iſochuen asaihe-
ni te avan non daterr ahiaton.

Asatayen te etſinnonronk van-
nionck atoen ava Chiaxa Oac-
honk varuc harihya ſennik Louis
Aſaraty annen Chaole ſon deaf-
kon.

Et au dos est escrit,

*A Messieurs de la Congregation de
Nostre Dame en la Maison Pro-
fesse de la Compagnie de IESVS.*

A PARIS,

De la part des Chrestiens Hurons
de la Congregation de Sainte
Marie,

En l'Isle d'Orleans pres Quebec
en la Nouvelle France,

MES FRERES nous vous honorons sans feintise. Ce n'est que depuis vn an, que nostre esprit s'est ouuert, & que nous auons pris les pensées d'honorer Marie, la mere de Iesus. Cefut lors qu'õ nous dit; qu'il y auoit en tous les lieux du monde, des assemblées qui se formoient pour luy dire dans le fond de l'ame, ouÿ, Mere de Iesus, tu vois mon cœur, & tu vois qu'il ne ment point, quand il te dit, Marie ie te veux honorer! On nous dit qu'à Paris, où vous estes honorez des hommes, il y a plaisir de vous voir, que vous mettez tout vostre honneur à honorer la Vierge. Vous nous avez deuancé, & nous voulons vous suiure. La mere de Iesus qui regarde les pauvres, vous a poussé à ne les pas

142 *Relation de la Nouvelle France,*
mépriser. Depuis plusieurs années
vous nous avez enuoyé de riches
presens. Nous nous sommes assem-
blez, & nous auons dit, qu'en-
uoyerons-nous à ces grands serui-
teurs de la Vierge? Nous auons dit
Ils n'ont en rien besoin de nous,
car ils sont riches, mais ils aiment
la mere de Iesus, enuoyons leur vn
collier de nostre Porcelene, où est
escriit le salut qu'vn Ange du Ciel
apporta à la Vierge. Nous auons dit
autant de chapelets, en l'espace de
deux lunes, qu'il y a de grains dans
le collier, vn grande porcele noire
en vaut deux de blanche. Presentez-
luy ce collier, & dites luy que nous
la voulons honorer. Nous vou-
drions bien l'honorer autant que
vous: mais nous n'auons pas tant
d'esprit que vous, pour seruir Dieu.
Si la mere de Iesus demande à son

es années 1653. & 1674. 148

filz, qu'il nous donne vrayement
l'esprit qu'il faut pour l'honorer ;
c'est alors que nous l'honorerons
dauantage. Vous en serez bien aise
en la mesme façon que nous som-
mes bien aises, que vous l'honno-
riez mieux que nous. Vn labou-
reur est content, quand il voit tous
les epys de son champ bien meurs.
Cela l'attriste, s'il en voit quelques-
vns qui ne soient pas meurs, quand
il faut les cueillir. Vous autres, qui
honorez la Vierge de tout vostre
cœur, elle vous regarde comme
des epys de son champ meurs pour
le ciel. Nous autres qui n'auons
pas encore d'esprit, & qui ne fai-
sons que commencer a seruir la
Vierge, elle nous regarde comme
les epys qui ne sont pas encore
meurs. Cela l'attriste. Puisque vous
l'aimez, demandez à Iesus que

144 Relation de la Nouvelle France,
tout le champ de la Vierge soit
meur comme il faut, pour le ciel,
afin qu'elle soit contente. Priez
pour nous quand vous direz vos
chapelets, nous prierós pour vous,
difans les nostres. Nous sommes
freres, puisque la mere de Iesus
est nostre mere, aussi bien que la
vostre. Elle nous aime, & nous vou-
lons l'aimer. Voila ce que nous
avons prie. Echon de vous escri-
re, pour nous, car nous scauons
parler: mais nous ne scauons pas
escrire,

MES FRERES,

Jacques Oachonk } C'est le Prefet de
{ la Congregation,

Louys Faieron, } Ce sont les deux
Ioseph Sondoufkon } Assistans.

Vous honorent & vous salüent sans feintise.

Offrande

*Offrande d'une escharpe de Pourcelaine
faite par les Hurons à la Vierge
Patronne de la Congregation de
Messieurs de Paris.*

T Sendaon de Aronhiac esen-
da crati onnonhiasysi cle-
fannontenk a atatoeti de vendat
acharo monde de charato eti, on-
nonkvarota da at onvenses onsa-
charonniati Aronhia, et on non as-
enda on'ahiaxonksi onde te fan-
nonronksannionti de k, Gavier,
conksa andronnonacharonniati,
aonhsa, andoron doki, asendaon-
sahiatonksi, varic te stakvateri son
elksensken desachera enxsindik.
Ondeskin atasaatarirontak aron-
hiac de asenhe.

EXPLICATION.

REceuez, ô Dame du Ciel, ce present, que vous offre l'élite de vos Seruiteurs Hurons. C'est vn Colier plein de mystere. Il est composé de nos plus fines Perles. Il est animé, & enrichy de la Voix, & du Salut, que l'Ange Gabriel vous a fait autresfois. Nous n'auons rien de plus precieux en nos mains, ny rien de plus sainct dans nostre cœur pour vous estre présenté, & pour obtenir le Ciel par vostre moien.

CHAPITRE XI.

Remarques tirées de quelques lettres & de quelques mémoires venus du païs.

ON escrit des trois Riuieres deux choses qui meritent de

tenir lieu dans ces Remarques.

La premiere est; Qu'une troupe de d'Iroquois aiant passé l'hyuer parmy les Algonquins, on n'a remarqué aucune mes-intelligence entre ces deux Nations, les plus superbes, & les plus opposées, qui soient dessous le Ciel. Iusques là, que les Iroquois ne donnoient jamais la vie à aucun Algonquin, quand ils le pouuoient attrapper, ou surprendre dans la chasse qu'ils faisoient aux hommes.

Or non seulement ils se sont bien accordés: mais les Algonquins ont esté si satisfaits de leurs hostes, qu'ils ont permis aux femmes veufues, & aux filles de leur Nation, epouser quelques Iroquois. Et vous diriez que Dieu n'a pas improuué ces alliances: Car ces Nouveaux mariés estants à la

148 *Relation de la Nouvelle France,*
chasse avec leurs femmes Chre-
stiennes, & ne trouuant ny gibier,
ny venaison, ils leur dirent; Il ya
desia quelques iours, que nous
courons ces grandes forests, sans
rien trouuer, que ne priés vous ce-
luy qui a fait les animaux de nous
en donner pour nostre nourriture,
puisqu'e vous le connoissés? Ces
bonnes femmes se mettent en
prieres: elles demandent à man-
ger à Dieu; comme feroit vn En-
fant à son Pere: Chose estrange!
Quoy que ces Chasseurs, eussent
battu tous les environs de leurs
Cabanes, sans rien trouuer, ils ne
laisserent pas des le lendemain de
rencontrer & de tuer dans le mes-
me quartier, vn grand Eslan: ce
qui les surprit, s'estonnant bien
fort de l'oraison des Chrestiens, &
de la bonté de leur Dieu.

La seconde chose est, qu'enfin Paul Testouehat ce borgne tant fameux, autresfois Capitaine des Algonquins de l'Isle, qui a esté l'orateur de son siecle en ces contrées, & le mieux disant de son temps: Enfin, dy-ie, cet homme tout bouffy d'orgueil, est mort dans l'humilité Chrestienne: donnant sur la fin de sa vie, de grands arguments de son salut. Les jugements de Dieu sont estonnans! Cette bonté infinie voulant sauuer cet homme autresfois si oposé à la Foy Chrestienne & à la grace, a cause de son faste, l'a disposé à l'humilité par vne maladie de deux ans.

Dans laquelle se voyant bas deuant Dieu, il disoit souuent au Pere qui auoit soin de son ame, quād il l'alloit visiter: Tu me fais plaisir,

150 *Relation de la Nouvelle France,*
approche toy, & me dis ce qu'il
faut faire pour bien mourir; le t'é-
couteray volontiers. Le Pere luy
parlant de la grandeur de Dieu, &
de la temerité de ceux qui luy resi-
stent par leurs offenses: ce pauvre
homme touché iusques au fond
du cœur, s'écrioit, Approche ap-
proche mon Pere, que ie te décou-
ure toutes les plaies de mon ame,
& toutes les malices de mon cœur.
Prie celuy qui a tout fait, qu'il de-
tourne de mon chemin tous mes
pechez: afin qu'en mourant ie n'en
rencontre pas vn seul. De fois à
autres il prenoit son Crucifix & le
baïsoit avec tendresse: c'est en toy
seul, luy disoit il, en qui i'ay mis ma
confiance, Puis que tu es mort, c'est
la raison que ie meure; & puis que
tu es mort pour mes pechés, fais
moy misericorde. ouvre moy la

porte de ta maison : le hay cette meschante carcasse, ie la quitteray quand tu voudras. En effet il se detacha entierement des soins de son corps, qu'il auoit tant aimé; ne se souciant plus des petits soulagemens qu'on donne aux malades; notamment depuis ie ne scay quelle veuë qu'il eut dans son sommeil. Il se trouua au pied d'une haute montagne, dont le sommet se deroboit de ses yeux. Il entendit vne voix qui luy dit à plusieurs reprises, monte cette montagne, c'est le chemin que tu dois tenir. Ie me trouuay à cette voix, disoit il, faisly d'une grande fraieur; mes forces ne me permettans pas de grimper sur vn mont qui me paroissoit plein de precipices. Comme i'estois dans cet abbatement, i'apperçeu vne grande eschelle, &

152 *Relation de la Nouvelle France,*
vn Pere à mō costé, qui me prenant
par la main, me fit monter sans
beaucoup de peine. Cette veuë le
cōsola fort, & luy donna vne gran-
de esperance d'entrer au Ciel par
Iesus Ch. qui est cette Montagne.

On nous fait entendre que Noël
recouertimat, Capitaine des Chre-
stiens de sainct Ioseph, à Sillery,
soustient cette nouvelle Eglise par
son exemple, & par son courage:
faisant teste à vne trouppes d'Al-
gonquins peu affectionnés à la
foy, qui se sont venus ietter en
son distric, à la faueur de la Paix.
Ils ont taché de le separer d'avec
nous, par presens, par caresses, &
par quelques paroles trop hardies,
l'attaquant dans vne conioncture
tres favorable (à ce qu'ils croioiēt)
pour faire reussir leur dessein. Ce
grand homme de bien aiant per-

du quantité de beaux enfans, Enfin Dieu luy a rauy son petit Beniamain, celuy qu'il aimoit avec plus de tédresse. Les Ennemis de la foy, & de la verité le croiant ébranlé, l'assaillirent dans son affliction: Mais ils trouuerent vne teste de fer, vn cœur d'or & vne bouche qui iettoit des foudres, quoy qu'elle ne fust réplie que de miel. Les aiant assembles, il leur dit. Mes freres, ie fay plus d'estat de la Foy, que de toutes les choses de la terre. Je mourray dans la creance des veritez que i'ay embrassées: L'affliction n'abat point mon cœur: La douceur ne le scauroit charmer: Et les menaces ne l'ébranleront iamais. Il importe peu que vous nous mesprisiez & que vous, nous teniez pour des gens qui n'ont point d'esprit: nous autres

154 *Relation de la Nouvelle France,*
qui croions, & qui prions, & qui
voulons obeir à celuy qui a tout
fait. Quand ie serois seul, & quand
tous ceux qui croient ; m'auroient
abandonné, ie ne quitterois ia-
mais la priere. Si vous voulés vous
ranger du party de Dieu, ie suis à
vous : sinon sçachés que tous ceux
qui ont le cœur tortu, & la bou-
che de trauers, tous ceux qui ont
deux femmes; tous ceux qui se ser-
uent encor de leurs tambours, &
de leurs superstitions, n'entreront
jamais dans le Reduit des Chre-
stiens, si ie suis escouté. Il a tenu sa
parole ; car si quelqu'un de ces li-
bertins, s'est venu presenter de-
uant Sillery, il l'a contrainct de
cabaner hors l'enceinte, qu'on a
fait dresser pour les enfans de Dieu.

Vne lettre venue de Sillery, dit
qu'on decouvre tous les iours, de

nouvelles Nations de la langue Algonquine. l'espere de voir dans quelque-temps, dit vn Pere, les terres, ou plustost les bois, qui sont sur les bords de la mer du costé du Nord, où il y a des bourgades de Sauvages, qui parlent comme nos Montagnets, que nous entendōs. Ces peuples n'ont encor iamais veu aucun Eutropean. Ils se seruent encor de haches de pierres: ils font bouïllir leur viande dans de longs plats d'escorce, qui leur seruent de chaudiere, comme faisoient autres foīs nos Sauvages. Ils n'ont aucuns ferremens; tous leurs outils sont d'os, ou de bois, ou de pierres.

Vn autre dit que dans des Isles du Lac des gens de mer, que quelques vns appellent mal à propos les Puants, il y a quantité de peu-

146 *Relation de la Nouvelle France,*
ples dont la langue a grand rap-
port avec l'Algonquine : Qu'il
n'y a que neuf iours de chemin de-
puis ce grand Lac iusques à la mer,
qui separe l'Amerique de la Chi-
ne : Et que s'il se trouuoit vne per-
sonne, qui voulust enuoyer trente
François en ce país-là, non seule-
ment on gagneroit beaucoup d'a-
mes à Dieu ; mais on retireroit
encor vn profit qui surpasseroit les
despenses qu'on feroit pour l'en-
retien des François qu'on y en-
uoyeroit, pource que les meilleu-
res pelleteries viennent plus abon-
damment de ces quartiers-là. Le
temps nous decouurira ce que
nous ne sçauons encor que par le
rapport de quelques Sauuages, qui
nous assurent auoir veu de leurs
yeux ce qu'ils expriment de leur
bouche.

és années 1653. & 1654. 157

La Reyne ayant de la tendresse pour la conuersion des Sauuages, & de l'affection pour l'establisement de la Colonie Francoise en ce nouveau monde, y enuoya ce Printemps dernier quelque nombre de filles fort honnestes, tirées de maisons d'honneur. On n'en reçoit point d'autres dans cette nouvelle peuplade. Je sçay d'assurance, que dix-huict ans se sont écoulés, sans que le Maistre des hautes ceures qui estoit en ce pays-là, ait fait aucun acte de son mestier, sinon sur deux vilaines que l'on bannit apres auoir esté publiquemēt fustigées. Tant que ceux qui tiennent le timon, deffendront aux Vaisseaux d'amener de ces marchandises de contre-bande; tant qu'ils s'opposeront au vice, & qu'ils feront

158 *Relation de la Nouvelle France,*
regner la Vertu, & cette Colonie
fleura, & sera benite de la main
du Très-haut.

Mais pour retourner à ces bonnes Filles, Dieu leur a fait la grace apres mille dangers, & mille bourrasques, d'arriver à bon port avec vne braue & genereuse Amazone, que Dieu leur auoit donnée pour guide : C'est la Mere Renée de la Natiuité, Religieuse Hospitaliere de la Maison des Filles de la Misericorde de Quimper en Bretagne. Cette braue fille a eu quasi autât de peine, pour ainsi dire, d'être en ce pais de Croix, & de souffrance, que les Israelites en ont eu, pour entrer dans la terre de promesse; mais enfin son courage, sa fermeté, sa perseuerance luy ont obtenu le congé & la benediction de Monseigneur son Euesque, &

la permission de la superieure, & l'aggreement de la Communauté, pour aller donner secours à ses sœurs, qui exercent sainctement la Charité enuers les malades François & Sauvages, en ce bout du monde. Les tempestes, & les dangers la reicterent deux fois dans le port, avec toute la troupe. La maladie la terassa pour quelque tēps: mais son cœur plus grand que le mal, plus fort que les dangers, la plus animé de l'amour de son Dieu, & de la charité du prochain, que les tempestes, du souffle des vents, iouit maintenant d'vn calme, & d'vne bonace, qu'elle ne peut exprimer, qu'en disant qu'elle a trouué son paradis.

Changeons de propos, & descendons iusques à Tadoussac Les nouveaux Chrestiens de cette contrée,

160 *Relation de la Nouvelle France,*
ont leur quartier d'hyuer, & leur
quartier d'Esté. L'Hyuer, ils en-
trent dans leurs grandes Forests,
pour faire la guere aux Ours, aux
Elans, aux Caribous, aux Castors
& à quelques autres animaux, qui
font les mets de leurs tables. Le
Pere Piere Bailloquet de nostre
Compagnie, les a suivis cet hy-
uer dans les bois. Le Capitaine de
Tadoussac l'auoit demandé. On
nous escriit qu'il la fort bien traité.
c'est à dire qu'il luy a toujours ré-
moigné de l'amour, & de l'affec-
tion. Cette bienveillance est à la
verité vne grande douceur: mais
elle n'a pas empesché, que le Pe-
re, n'ait eu la terre pour lit, &
pour matelas, des escorces pour
vn palais moins remply d'air que
de fumée. Qu'il n'ait passé quel-
que mois sans pain, sans vin, sans
sel,

fel, sans autre ragoust que l'appetit: qu'il n'appaisoit assez souuent qu'auec du boucan: c'est à dire auec des Anguilles, ou auec de la chair seichées à la fumée, & dans les ordures de leurs cabanes. Cela bien assaisonné d'un grand desir de souffrir pour Dieu: de la candeur & de la vertu des nouveaux Chrestiens, soustient parfaitement le corps & l'ame, d'un Ouurier Euan-gelique.

L'hyuer tirant aux abois, pour donner la vie au Printemps: Tous nos Chasseurs se retirent auec tout leur bagage, sur les riués du grand Fleue, en l'Ance, ou au Port, que nous appellons radouffac, c'est icy où il se fait vne confession publique, sans gehenne, sans torture, & sans exaction. On dit qu'il y a vn pais, où le froid est si grand, que toutes les paroles s'y gisent, &

162 *Relation de la Nouvelle France,*
quand le printemps s'approche,
ces paroles venant à se degeler, on
entend quasi en vn momēt, tout ce
qui s'est dit pendant l'hyuer. Quoy
qu'il en soit de cette fable, Il est
vray, que tout ce qui s'est fait de
mal pendant l'hyuer dans ces
grands bois, se dit publiquement
au Pere au mois d'Auril. Les pre-
miers venus font tout haut la
confession de ceux qui les suiuent,
& cela, par vn zele qu'ils ont de la
Iustice Chrétienne.

Cette année, vn ieune homme
ayant commis quelque faute pen-
dant l'hyuer, recognut en appro-
chant du port de Tadoussac, qu'il
ne luy manquoit plus que la dou-
leur, & vne bonne penitence,
pour son crime, remarquant au
visage, & à la contenance du Pere,
& des Anciens, que quelques vns
auoient desia cōfessé pour luy son

és années 1653. & 1654. 163

peché, le regret qu'il en auoit, fit qu'il ne se troubla point. Il se desembarque, va trouuer les principaux Chrestiens, n'osant paroistre deuant le Pere: il leur remoi- gne sa douleur, & leur demande vn bon chatiment pour son crime Ces bonnes gens armés de ze- le, luy ordonnent de se tenir à la porte de l'Eglise les genous en ter- re, les mains jointes, & les épaules decouuertes, & en cette posture, demander pardon à tous ceux qui y entreroient, les suppliant de ti- rer vengeance sur luy, de l'offen- ce qu'il a cōmise contre Dieu, & du scandale qu'il leur a donné. Aussi tost dit, aussi tost fait, Ce ieune homme bien ioieux, de n'e- stre point banny de l'assemblée des Chrestiens, fit gaiement ce que ces bons neophytes luy auoiēt ordonné, Dieu vne ille que ce zele

164 *Relation de la Nouvelle France,*
continuë long temps, s'il ne le faut
pas exiger, aussi ne faut il pas l'em-
pescher.

Vn chrestien, qui s'estoit autre-
fois messé de consulter le Demon,
ou le Manitou, se trouuant dans
les bois, fut viuement tenté de re-
prendre ce malheureux métier. Il
fait dresser vn tabernacle à leur
mode. il entre dedans, contre le
gré, & contre la volonté de sa fem-
me tres-honné Chrestienne, la-
quelle voiant avec douleur cette
meschante action de son mary,
destache vn petit crucifix, qu'elle
auoit à son chapelet, & le met sur
ce Tabernacle. Chose estrange!
cet homme au lieu de chanter, &
de hurler comme ils font en con-
sultant leur Manitou, demeura
muet, & interdit, sans iamais pou-
voir tirer aucune voix de son esto-
mach. le vous laisse à penser s'il for-

tit confus, & étonné de son tabernacle.

Vn capitaine nommé Iean Baptiste Ekhinechkaouar, étant malade à la mort dans les bois, sec & decharné comme vn schelet, se fit preparer vne medecine, cōposée de ie ne sçay quelle écorce, & de brins de sapin infusés dās de l'eau tiede. Il prēd en main cette medecine, & s'adressant à Dieu il luydit. Toy en qui ie croy, & que i'honore. Tu as fait les écorces, & les fueilles, qui font les ingrediēs de la medecine que ievay prēdre. Tu peux si tuveux me rendre la santé par cette medecine, rien ne t'est impossible. Rend la moy ie t'en prie: fais que ce breuage me soit salutaire. Je le boy au nom du Pere, & du Fils, & du S. esprit. Aussi tost, dit il, que ie l'eu auallé, le senty qu'elle penetroit toutes les parties de mon corps, &

166 *Relation de la Nouvelle France,*
vne force secrette qui se couloit
dans tous mes membres, & à mes-
me temps, il me sembla que ie
voioist tout à l'entour de moy des
Enfans plus beaux que les Anges,
que vous peignés dans vos ta-
bleaux, lesquels me disoient ces pa-
rolles; Ne crains point, tu ne mour-
ras pas. Prends courage, tu viuras.
C'est ce que nous a rapporté ce
bon Neophite homme bien sage
& bien meur. Quoy qu'il en soit,
son cœur fut rempli de douceur,
& d'óction, son corps fut remis en
santé, & son ame plainement for-
tifiée en la Foy, & en la creance
qu'il a receuë des premiers.

Encor que ie passe sous silence,
quantité de beaux exemples, que
ie remarque dans les lettres, &
dans les memoires qui nous ont
esté enuoies: le ne puis omettre vne
action de charité faite par vne

Jeune femme Chrestienne, appelée Antoinette Oúabistitecoué. Les Sauvages deuant le Baptesme, n'aimoient pour l'ordinaire que leurs parens, & si quelque enfant se trouuoit destitué de ses proches, ils l'assommoient par charité, disant qu'apres auoir long-temps souffert, enfin il mouroit miserable, n'ayant personne qui le soula-geât. Deux pauures petits abandonnés de la sorte sous vne pauure escorce, estoient en danger de receuoir quelque coup de hache par vn païen, sans se pouuoir quasi plaindre; & le plus grand n'auoit qu'enuirõ onze ou douze-ans, & sa sœur n'en n'auoit que quatre: Celly là auoit vn colier d'écrouelles fort horribles qui luy mangeoient toute la gorge, & la petite auoit vn flux de sang qui la deschoit iusques aux os. Nostre bõne Chrestie-

168 *Relation de la Nouvelle France,*
ne les ayāt veuz dās la saleté, dās les
ordures, dans des maladies si vilai-
nes & dans le dernier abandon, en
prend vn soin comme s'ils eussent
esté ses propres enfans. Elle les
nettoye, elle leur va souuent que-
rir des branches de sapin qui ser-
uent de litiere aux Sauvages, elle
leur donne à manger, elle leur
fait du bois & attrise leur feu, elle
se leue plusieurs fois la nuit pour
assister la petite, elle leur va cher-
cher toutes les douceurs qu'elle
se peut imaginer, demandant vn
peu de raisin, ou vn peu de prunes
aux François pour leur donner:
Et elle faisoit tout cela avec vne
douceur, vne gaieté, vne con-
stance, qui faisoit bien cognoi-
stre qu'elle estoit animée d'vn
autre esprit que l'esprit des Sau-
uages.

Le Capitaine de Tadoussac fa-

uy d'un tel exemple, fit vne Harangue au milieu de la nuict à tous les gens, s'escriant à plainc teste. Escoutez-moy, mes Freres, escoutez-moy, ne dormés pas, reueillez vous : le vous parle d'une chose d'importance. Ce ne sont pas deux chiens que nous voions delaisés à la porte de nos cabanes. Ce sont des hommes aussi bien que nous. Ils sont baptisés aussi bien que nous. Vous donnez à manger à vos chiens, vous les caressez quelquesfois, vous les appelez, vous les menez avec vous, & maintenant que nous sommes pressés d'entrer dans les bois, quitterons-nous ces pauvres enfans, qui sont faits comme nous ? Dieu nous les donne en garde. Ayez en soin, ce sont mes enfans, nous dit-il, il regarde ce que nous ferons. Il escoute

170 *Relation de la Nouvelle France,*
ce que nous dirōs, & enfin il nous
traitera comme nous les trait-
terons. En suite de cette Haran-
gue, il commande à sa femme de
donner tout le soulagement qu'elle
pourra à ces pauvres petits, &
quand ils leuerent le camp, luy
mesme les embarqua dans sa cha-
louppe & les conduisit à Sillery
ou a Saint Ioseph pour y estre
assistez. Ceux qui cognoissent le
genie des Sauvages, diront avec
raison, que Dieu seul peut chan-
ger les pierres en des enfans
d'Abraham.

Vne jeune fille voyant ses pa-
rēs dans les larmes, pource qu'elle
souffroit beaucoup, & qu'elle ap-
ptochoit biē fort de son trespas,
leur dit d'vn ton qui faisoit paro-
istre plus de joye que de tristesse.
Pourquoy pleurez-vous? Ne vous
affligez pas, ie m'en vay au Ciel.

Le Pere m'a dit que ceux qui estoient baptifez, & qui obeiffoient à Dieu seroient bien heureux. Ne suis ie pas baptifée? Ne croy-ie pas en Dieu? Ne pleurez-point, bien tost ie ne souffriray plus. Le Pere qui a soin de cette Mission entrant là dessus, elle luy dit, Mon Pere, ie me réjouÿ quand ie te voy, ie ne crains point la mort, le n'ay rien de meschant dans mon cœur: l'ay tout dit; Tu as embelly mon Ame, elle ira au Ciel. Mourir dans ces sentimens, ce n'est pas mourir en Barbare.

Vn Pere qui a esté bien auant dans le fleuve du Sagné, nous mande, qu'il a fait rencontre au lac de saint Iean, de deux leunes Sauvages Chrestiens, qui se doutant bien qu'ils trouueroient vn Confesseur en ce quartier là, auoient fait deux cens lieües de

172 *Relation de la Nouvelle France,*
chemin, pour se venir confesser,
& communier, & pour emporter
avec eux vn petit Calandrier, qui
leurenseignast les festes de toute
l'année, c'est de ceux la qu'il est
vray de dire, que de *Longinquo ve-*
nerunt, qu'ils sont venus de loing,
pour adorer I E S V S - C H R I S T.

Comme on acheuoit l'Impres-
sion du dernier Cahier de cette
Relation, on nous a rendu vne
Lettre, venuë de la Rochelle;
qui porte, qu'vn Vaïsseau, nou-
uellement arriué de Canadas, dit
que les Iroquois d'en bas, que
nous appellons les Anniehronons,
ayans fait rencontre, sur le grand
Fleuve de S. Laurents, d'vn canot,
ou d'vn petit bateau, qui portoit
le Pere Simon le Moine à Mon-
treal, conduit par deux Iroquois
Onnontacronons; ont tué l'vn
de ses deux conducteurs, & ayant
massacré

massacré quelques Hurons & quelques Algonquins se sont saisis du Pere, & l'ont mis aux liens. Son autre guide ou conducteur voyant cette perfidie s'est écrié avec menaces, que les Compatriotes se ressentiroient de cette trahison: qu'il ne se souçioit pas de la liberté qu'ils luy presentoient, qu'il courroit la mesme fortune que le Pere: Et puis qu'ils l'auoient garrotté, qu'ils l'enchainassent avec luy: que iamais il ne le quitteroit: s'il est captif, ie suis captif avec luy: si vous luy ostés la vie, donés moy la mort, disoit-il, si vous me mettés en liberté, deliés-le. Ces déloyaux craignans les menaces de cét Iroquois des pais plus hauts, delierent le Pere, & le rendirent à son Guide, qui le conduisit à Montreal. Là dessus le bruit est, selon que le rapporte ce Nauire,

174 *Relation de la Nouvelle France,*
que les Iroquois d'en haut vont
prendre les armes avec les François
contre les Iroquois d'en bas. Quoy
qu'il en soit de cette nouvelle, ie
puis dire ce qui suit avec vne gran-
de probabilité.

Premierement que les Iroquois
d'en bas, qui ont eu de la ialousie
contre les Iroquois d'en haut, au
traité de paix qu'ils ont comman-
cé les premiers avec les François;
ne souffriront pas aisement que
ces nations superieures viennent
trafiquer avec nos François: pour-
ce qu'ils ne seroient plus contrain-
tes de passer par leurs Bourgadés.
A quoy le chemin les oblige,
quand ils vont porter leurs mar-
chandises aux Hollandois.

Secondement, te sçay fort bien
qu'il est plus facile aux Iroquois
d'en haut, de descendre au quar-
tier des François, que d'aller cher-

cher les Hollandois. Leur Lac & nostre grand Fleuve les peuuent doucement apporter, & toutes leurs marchandises iusques aux magazins des François : mais quand il faut prendre leur route du costé des Hollandois ils souffrent deux grandes incommoditez. La premiere est, qu'ils sont contraints de faire la plus grande partie du chemin par terre, & à pied, & d'estre eux mesmes les mulets qui portent leur bagage, & leur marchandise. La seconde vient de l'insolence des Anniehronons, qui estans comme les Maistres de ce trafic, ne traittent pas tousiours ciuilement les Iroquois d'en haut. Peut-estre que ces commoditez & ces incommoditez induisent les Onontarons, & les autres Sauvages des pais Superieurs, de rompre plu-

174 Relation de la Nouvelle France, &c.
fist avec les Anniebronons, qu'a-
vec les François. Peut estre aussi
que ce coup n'a esté fait que par
quelques ieunes estourdis, qui se-
ront desaduouéz de leur Nation.
Cette année nous fera voir à dé-
couuert devant que d'expirer, ce
que nous ne voyons maintenant
que dans des tenebres. Je prie Dieu
qu'il conduise le tout à sa plus
grande gloire. Amen, Amen.

F I N.

